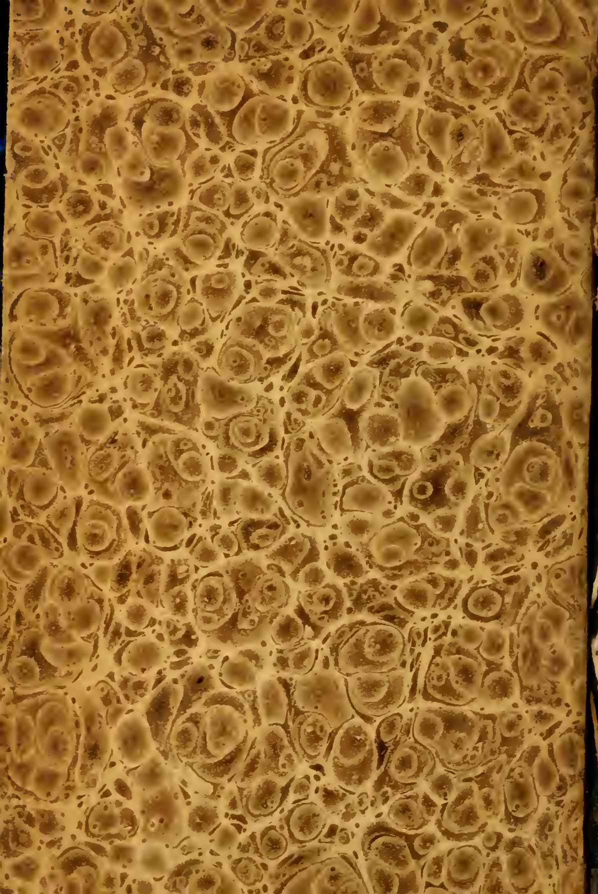




Le Md de Kaléidoscopes.



Crassdat Del. — Couché fils Sculp.

Oui, j'en ai de toutes les formes,
De grands, de petits et d'énormes.
Mesdames, entre nous,
Comment les voulez vous?

Page 12

Nouveau Caveau

Pour 1819, [Vol. 1.]

faisant suite au Caveau moderne

& à l'Enfant Lyrique du Carnaval;

Choix des meilleures Chansons, la plupart inédites, des Membres du Caveau moderne & des Soupers de Momus &.ª

Publié par M.r OURY,

Membre de ces deux Sociétés.



Le Dieu du Plaisir. Page 168

Paris,

Chez Alexis Eymery, Lib.re

Rue Mazarine, N.º 30.

(1819)

DEUX MOTS
DE PRÉFACE.

Trois années d'un succès dû à la verve féconde et piquante de nos premiers chansonniers n'ont point donné à l'*Enfant lyrique du Carnaval* cet orgueil, assez commun, qui fait renoncer à son nom, pour en adopter un autre. Formant, par la composition de ce recueil, une véritable suite du *Caveau*, depuis que *les chants* du Rocher de Cancale *ont cessé*, il est assez naturel que son titre exprime désormais son véritable but. L'époque où il paraît maintenant exigeait aussi cette substitution, puisqu'il n'attend plus le *Carnaval* pour offrir son joyeux tribut à tous les amis de la chanson.

Conservateur de la gaîté française, le *Nouveau Caveau* admettra toujours, comme le faisait l'*Enfant lyrique*, ces pièces tant soit peu grivoises, qui rapellent le bon vieux temps des Collé,

des Laujon ; mais il ne bornera pas là sa récolte, et pour lui, désormais,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Les chansonniers du *Caveau moderne*, ceux des *Soupers de Momus* et d'autres réunions chantantes, d'autres qui n'appartiennent à aucune de ces joyeuses confréries, de jeunes débutans enfin, ont concouru cette année, et concourront tous les ans à donner à ce recueil toute la variété et tout l'agrément que l'on peut y désirer.

Les chansons que l'on désire y faire insérer doivent être adressées, *franches de port*, et sur des feuilles séparées, avant le 1er. octobre, à l'éditeur, M. Ourry, homme de lettres, rue de la Monnaie, n° 11.

L'abondance des matériaux qu'il a reçus a obligé l'éditeur d'ajourner plusieurs chansons au prochain volume.

LE NOUVEAU

CAVEAU.

II[e] SOIRÉE DE JÉROME

LE PORTEUR D'EAU *.

LA CLOCHETTE,

(POT-POURRI).

Air *de l'Enfantine* (Contre-danse).

HIER, voulant voir *la Clochette*,
Je fais sonner ma pochette;
Et, pour mes trent' sous, j'achète
Un coin dans l'grenier z'assis.

* La première *Soirée de Jérôme*, ayant pour sujet *les Danaïdes*, a paru dans *L'Enfant lyrique du Carnaval* de 1818.

On m'pousse, on m'presse, et j'maudis
Tous les saints du Paradis...
Mais chut... l'orcheste s'assemble;
Il part, ça va ben ensemble;
Pourtant je m'pass'rais, ce m'semble,
D'entend' ces trois coups d'coucou.
On commence, et v'là qu'je n'sais d'où
Survient un jeun' fou
Qui n'a pas le sou.
Sa mèr' dit comm' ça :
« Un sag' nous laissa
» C'trésor pour adieu,
» Et d'plus, pour l'amour de Dieu. »
Soudain la bonn' femm' lui donne
Une clochette... il la sonne,
Et l'diable arrive en personne...
C'est un' des dames du lieu.

Air : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Mon voisin dit : N'ai-j' pas vu c'diable,
Et n'est-c' pas là *Colifichet* * ?
— Ma foi ! voisin, moi j' m'en fiche, et
Entre eux y eût i' queuq' point d'semblable,
Il y a z'aussi, c'qui n'est pas peu,
La différenc' du *rose* au *bleu.*

* *Le Diable couleur de rose.*

Air : *V'là l'petit Commissionnaire*, ou *J'arrivons de not' village.* (Quinze ans d'absence.)

Me v'là votre domestique,
Leux chant' le diable en musique.
« Pour vous qu'est-c' qu'on f'ra?
» Commandez, me v'là,
» Me v'là, (*quater.*) donnez-moi vot' pratique.
» C'qu'i' faut faire on l'f'ra;
» Commandez, me v'là,
Me v'là. (*bis.*)

» Comme un démon,
» J'vous prouv'rai mon
» Respect pour la Clochette.
» Les nuits, les jours,
» J'accours
» Toujours
» Au premier coup d'sonnette. (*bis.*)
» Me v'là votre domestique;
» Accordez-moi vot' pratique;
» Pour vous qu'est-c' qu'on f'ra?
» Commandez, me v'là, etc. »

du Vaudeville d'Arlequin musard.

De c'valet d'chambre les hommages
Le font ben v'nir de ces bonn' gens ;
Lucifer ne d'mandant pas d'gages,
On n' lui d'mande pas d'répondans.
Azolin, qui lui rend justice,
S'dit tout bas d'ailleurs, entre nous :
» Quand le diable est à vot' service,
» Il se mettrait au feu pour vous. » } (*bis.*)

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

A manger il demande ;
Soudain, que d'serviteurs !
De diablotins un' bande
Sur la tab' met des fleurs,
Des fruits en abondance,
Des vins de plus d'un cru..,
Et puis voilà qu'on danse...
J'vois q'c'est un *ambigu.* (*bis.*)

Air : *V'là c'que c'est q' d'aller au bois.*

« Mais à propos, dit Azolin,
» Si j' me mariais, mon p'tit lutin ?

» J'aim' beaucoup un' princess' titrée,
» Que j'ai rencontrée
» Dans cette contrée,
» Un jour que j'allais me prom'ner...
Vlà c' que c'est que de flâner ! »

Même air.

Sa mèr' lui dit : « Tu n'sais donc pas
« Que l' sultan destin' ses appas
» A certain princ' d'un' triste mine,
» Véritab' machine,
» Magot de la Chine.
» C'n'est pas, je crois,
» La premièr' fois
Qu'un' belle épouse un Chinois. »

Air *de la Veillée d'Ovinska.*

— « N'import', ma mère ; en mariage
» D'mandez-la pour moi z'aujourd'hui...
» Vous voyez c' présent.... grâce à lui,
» Je serai le futur, je gage.
» L'diable et l'amour doiv' sous mes lois
» Ranger le papa, la fillette ;
» Et les sonnettes du Chinois
» N'vaudront pas (*bis.*) ma *Clochette.* »

Air *Lison dormait dans un bocage.*

«Toi, dit-il au diable fidèle,
» Transporte ma princesse ici.
» Et mêm' ce Bédour, qui, près d'elle,
» Ronfl' déjà comme un vrai mari.»
Sitôt dit, j'vois mamzell' Palmire,
Qui dort sur un joli sopha,
Jambe par-ci, jambe par-là...
Azolin n'est pas l'seul à dire :
«Réveillons-la, réveillons-la ;»
Chacun prendrait ben c'te pein' là.

Même air.

La d'moiselle, ben éveillée,
Vient jaser avec Azolin.
Bédour, dont la tête est brouillée,
Dit : « J'ai l'coch'mar... » Il est malin !
L's amans d'si près font la causette,
Qu'il veut pourtant empêcher çà.
Mais l'diable est là, (*bis.*)
Qui l'rendort à coups de baguette ;
Et le pauv' cher homme est convaincu
Qu'il fait un rêve de... battu.

Air : *Bon voyage cher Dumolet.*

« Bon voyage,
» Joli tendron, »
Dit le démon;
« Partez sur ce nuage.
» Bon voyage,
» Partez soudain;
» Vous n'trouv'rez pas d'ornièr'dans vot'chemin.

» Et toi, Chinois, par ces rout's inconnues
» R'tournant chez toi,
» Tu n'es pas, sur ma foi,
» Le premier sot qu'on ait porté z'aux nues,
» L'premier magot
» Qu'on ait él'vé ben haut.

« Bon voyage,
» Partez soudain;
» J'ai mis les vents, pour att'lage,
» A c'nuage.
» Bon voyage,
» Allez grand train;
» Vous n'trouv'rez pas d'ornièr'dans vot'chemin.»

Air : *Lise épouse l'beau Gernance.*

mme un' fill' ben élevée,
Palmire, à peine arrivée,
Raconte à son p'tit papa
Tout' les farc' de c'te nuit-là.
L'sultan dit : « N'y a plus d'obstacles ;
» D'Azolin t'auras la foi ;
» Un homm' qui fait des miracles,
« Qu'est-c'qui n'fra pas avec toi ? » (*bis.*)

Air : *En plein plan rantanplan.*

V'là qu'arrive, au mêm' moment,
Cet amant,
Tout r'luisant
A force d'clinquant,
Et son cortége brillant,
Qu'a fourni *l'diable page.*
Pour la bell' qui l'engage,
Que d'corbeill' de mariage !
Au son d'l'éclatant
Tam-tam,
Le sultan,
Chez lequel on apporte tant,
Lui dit : « J'te donn' mon enfant

» Tu vois que j'sais l'usage.
» Vous, Bédour, soyez sage;
» Avec vous je m'dégage;
» Mais j'vous donne, en vous quittant,
» Tant, tant, tant
» De bijoux et d'argent comptant,
» Qu'jespèr' que vous s'rez content;
» Çà vaut ben un... mariage. »

Air *du vaudeville de la Clochette.* (d'Anseaume.)

Mais la bonn' mère, un peu distraite,
Laiss' là l'coffret de la Clochette;
Et l'chinois l'prend pour mett' son or,
Sans douter qu'i' tient un trésor.
Bientôt l'diab', qui cont' son affaire
A certain' fill' qu'a su lui plaire,
Entend sonner dans le lointain.
Il s'dit soudain : « Vlà qu'on m'appelle;
» J'entends drelin, drelin, drelin, drelin, drelin;
» Pour la clochet' quittons la belle;
» La suite à l'ordinair' prochain,
» Car ce son est pour moi l'tocsin. »

Air : *La parole.*

Tu n'es pas l'seul, pauvre Azolin,
Qu'ait vu d'ces jolis diab' femelles

Être à certain
Son argentin,
Dans ce siècle, uniq'ment fidèles.
D'ces p'tits lutins, en général,
Tel' sont les manières coquettes;
Pierre ou Paul, çà leur est égal;
Mais toujours (c'qui n'est pas moral)
Ils pass' du côté (*bis.*) des *sonnettes.* (*bis.*)

Air *du vaudeville de M. Guillaume.*

Pendant c'temps-là, c'est la loi qui l'commande,
On laiss' tout seuls Palmire et son futur:
Mais entre eux on met une guirlande,
Qui doit leux fair' l'effet d'un mur. (*bis.*)
Dans ce pays, ousque l'on n'est bas bête,
On s'dout' qu'i' n'y a pas eu d'malheur,
Entre un jeune homme, un' demoiselle honnête,
Tant qu'il reste une fleur. (*bis.*)

Air : *Ah! maman, que je l'échappe belle!*

Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle!
Peut ben s'dire ici,
Quand c'est fini,
La demoiselle!
La guirlande est encore auprès d'elle;
Mais un moment d'plus,
Azélin passait par-dessus.

Air *des Fleurettes.*

Pour la noc' tout s'apprête ;
Mais j'vois l'coup d'temps déjà :
Y aura du trouble-fête ;
Et lorsque le papa
Met à sa fill' c'te couronne
Dont tout front sage est r'vêtu,
Et qu'est l'signe d'sa vertu...
N'y a pus personne.

Air : *Que j'aime mon cher arlequin.*

Mamzell' Palmir' tombe dans un trou...
Queu tour du *diable!*
Le sultan veut qu'on coup' le cou
Au faux coupable.
Le damas s'casse... « Ah! qu'c'est piquant!
» Dit-il ; mais faut qu'son châtiment
» Cependant s'accomplisse.
» J'gard' ses trésors ; qu'il fiche l'camp... »
Que f'rait d'mieux la justice?

Air : *J'ai perdu mon âne.*

« J'ai perdu mon diable,
Dit l'pauv' misérable.

» A quel saint m'vouer, maintenant ?
» Pour moi plus d'femme à présent...
» J'ai perdu mon diable. » (*bis.*)

Air *des Trembleurs.*

Tout à coup, prodige étrange,
V'là la forêt noir' qui change...
J'vois un ciel beau comme un ange;
C'était là l'essentiel.
Maint'nant, j'ai l'âm' rassurée;
La princess' s'ra délivrée,
Et j'suis sûr que la soirée
Finira ben, *grâce au ciel.*

Air: *Le lendemain.*

Ce ciel, vraiment *céleste,*
Qu'j'entends dire à mes côtés,
D'un d'ces acteurs atteste
Les talens dign' d'êt' cités;
Et c't eau, qu'a l'air d'être en vie,
Prouve à chacun, en mêm' temps,
Qu'il sait faire ici la pluie
Et le beau temps. *

* La transparence du ciel, et le mouvement des nuages et des eaux sont parfaitement imités dans cette décoration, par un procédé nouveau de l'invention de M. Paul.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Dans ce séjour enchanté,
Azolin r'trouv' sa brunette;
Mais l'pouvoir de la clochette
L'y r'tient en captivité.
— « Ma belle, y a d'l'espoir encore;
» Ce Bédour, qu'est un' pécore,
» N'sait pas qu'il faut qu'on ignore
» Ce qu'est gravé sus c't'airain;
» Et comm' c'est d'l'hébreu, ma chère,
» J'crois qu'tous les Grecs de la terre
» Y perdraient ben leur latin. (*bis.*)

Même air.

» Eh ben, sitôt qu'il viendra,
» A ton Chinois, mon amie,
» Dis qu'il t'a pris une envie
» D'savoir tout d'suit' c'que c'est qu'ça.
» Je l'vois soudain, ma Palmire,
» Empressé de t'en instruire,
» Qui va, pour apprendre à lire,
» Dans l'panneau lui-mêm' se j'ter.
» Il nous donnera, j'espère,
» Grâce à l'écol' qu'i' va faire,
» Des verges pour le fouetter. » (*bis.*)

Air : *Ermite, bon ermite.*

L'Chinois vient, l'aut' s'esquive ;
Et, d'après leur complot,
Palmir', jouant la naïve,
Fait au même l'magot.
« Ma foi ! ces caractères
» M'semblent, dit-il, trop fins ;
» Pour avoir des lumières,
» Ayons des capucins.
» Ermites, bons ermites,
» Venez bien vîte ici ;
» Ermites, bons ermites,
» Venez, et dites
» C'que veut dire ceci.

Air : *Père capucin, confessez ma femme.*

» Père capucin, prenez c'te clochette;
» Père capucin, regardez-la ben.
» Si vous êt's un ignorantin,
» Passez-là z'à votre voisin. »
Chaque capucin
R'garde la sonnette ;
Chaque capucin
La r'passe au voisin.

Enfin, voilà que d'main en main
Elle arriv' jusqu'au plus malin,
Qui s'écri' : « j'la tien
» C'te chère clochette;
» Pères capucins, j'en serai l'gardien. »

Air : *En quatre mots je vais vous conter ça.*

Quel est c'malin ?...
Parbleu ! c'est Azolin,
Qui r'trouve, en faisant tin, tin, tin,
Sa femme et son lutin.
L'chinois, qu'est l'dindon d'la farce,
Dit : « Je suis d'dans, mam'zell', parce
» Qu'vous êt's une... enfin,
» Fait' noc', festins;
» Moi, j'm'en lave les mains. »
Puis, coup-d'œil des plus beaux,
Voilà que, sur les eaux,
L'beau-père arrive en quat' bateaux;
C'qui r'double les *bravos*.

Air *du vaudeville de la Belle Fermière.*

Mais qu'est-c'qu'on f'ra donc c't'hiver,
Quand je vois déjà qu'à la ronde
Le paradis et l'enfer
Sont en l'air

Pour attirer l'monde ?
Qu'on dis' que nos biaux esprits
Ne font pus rien qui soit d'prix,
Lorsqu'à présent, à tout Paris
Pour qu'un' pièc' semble belle,
Il faut que le diable s'en mêle. (*bis.*)

M. Ourry.

L'ENFANT DU CARNAVAL.

Air : *Chantons l'amour et le plaisir.* (du Calife de Bagdad.)

Dans les jours gras, mon très-cher père
Fit connaissance de maman ;
La dame était une commère
Que n'effrayait pas un amant.
Bientôt maman se laissa prendre...
Le cœur, qu'elle eut toujours fort tendre ;
On me fit la nuit, dans un bal :
Je suis *l'enfant du Carnaval.* (*bis.*)

Neuf mois après, je vins au monde,
Mon père était alors *absent ;*
On convint pourtant, à la ronde,
Qu'il me fallait un nom décent.

Or donc, la chose étant admise,
Sans consulter en rien l'église,
J'obtins, d'un avis général,
Le nom d'*enfant du Carnaval.* (*bis.*)

On but, on rit à mon baptême;
Plus d'un *toast* m'y fut porté,
Et l'on assure que moi-même
Je pris part à cette gaîté.
Chacun me voyant en nourrice
Sauter, faire mainte malice,
Disait : qu'il est original!
C'est bien l'*enfant du Carnaval.* (*bis.*)

On me plaça dans un collége,
Mais on ne put m'y montrer rien.
Et j'avais l'heureux privilége
De passer pour un franc vaurien.
J'envoyais au diable mes maîtres,
J'en jetai deux par les fenêtres;
Bientôt, un arrêté légal
Chassa l'*enfant du Carnaval.* (*bis.*)

Comme ignorant, dans le beau monde,
Me désignent certains savans,
Mais dans tous les bals à la ronde
J'obtiens le pas sur ces pédans.

Souvent plus d'une aimable femme,
Qui pour moi soupire dans l'âme,
Comme danseur sans nul égal,
Cite l'*enfant du Carnaval.* (*bis.*)

Fréquentant aussi de bons drilles,
Chantant et buvant tour à tour,
Gai luron près de jeunes filles,
Je suis accueilli par l'amour.
Dans une entière indépendance,
Le jour, la nuit je fais bombance,
C'est comme doit vivre au total
L'heureux *enfant du Carnaval.* (*bis.*)

Des jaloux j'excite l'envie;
Ils supposent dans leur humeur
Qu'un jour cette joyeuse vie
Doit enfin me porter malheur.
Ce sort, loin que je l'appréhende,
Je veux, je prétends qu'on entende,
Et fût-ce même à l'hôpital,
Chanter l'*enfant du Carnaval.* (*bis.*)

M. Coupart.

CHANSON DE NOCE.

Requête adressée à deux jeunes époux, par le premier enfant qui doit naître de leur mariage.

Air : *Vaudeville du Petit Corsaire.*

On vient de m'apprendre en ce jour
Mon futur et très-tendre père,
Que vous allez, brûlant d'amour,
Épouser ma future mère.
L'amour vous range sous sa loi ;
J'en suis charmé, je le confesse,
Car personne ici plus que moi
A votre hymen ne s'intéresse.

On devrait bien prendre, avant tout,
L'avis de ses enfans à naître ;
Leur demander quel est leur goût,
Enfin, comment ils voudraient être.

Personne ainsi ne se conduit,
Et selon moi c'est une insulte ;
Puisque c'est de moi qu'il s'agit,
C'est bien le moins qu'on me consulte.

Je veux d'abord être garçon,
Pour être un jour un Alexandre ;
Çà, mon cher père, attention,
Surtout n'allez pas vous méprendre.
Je me sens les goûts d'un luron ;
Feu d'amour dans mon sein pétille,
Et je serais joli garçon,
Si vous alliez me faire fille.

Si l'on voit maint enfant mal fait,
Ça vient de trop d'étourderie,
Avant de traiter un sujet,
Il faut au moins qu'on l'étudie.
Ainsi, quand vous en serez là,
Avant de souffler la bougie,
Lisez un chapitre de la
Mégalanthropogénésie.

Je veux donc être fort bien fait :
Un bel homme est chéri des belles;
Ainsi, donnez-moi, s'il vous plaît,
Afin d'être bien auprès d'elles,

De jolis yeux pour les charmer,
Bouche aimable pour leur sourire,
Un bon cœur pour bien les aimer,
Et de l'esprit pour le leur dire.

Je veux ensuite être malin,
Et pourtant d'un bon caractère;
Vif, aimable, joyeux... enfin,
Que je sois le fils de mon père.
Mais c'est peu d'être ainsi formé,
Sans les grâces on ne peut plaire :
Donnez-moi donc, pour être aimé,
Toutes les grâces de ma mère.

Pour ma santé ne craignez rien,
A bon port je viendrai, j'espère;
Je dois toujours me porter bien,
Puisqu'un docteur est mon grand-père :
Partout on vante ses talens,
Mais, sa fille, ma chère mère,
A, dit-on, blessé plus de gens
Que n'en a guéri mon grand-père.

Je vous ai donné mes avis,
Vous... procédez à ma naissance.
Votre humble et respectueux fils
Attend le don de l'existence.

Mais quoique ce don soit charmant,
J'aurai moins de plaisir, cher père,
A recevoir un tel présent
Que vous n'en aurez à le faire.

M. Eugène Scribe.

LE SOUFFLEUR PHILOSOPHE.

Air *du Partage de la richesse.*

Je suis un âne en fait d'histoire;
Je ne sais ni grec ni latin;
Et pourtant je vise à la gloire
D'illuminer le genre humain.
Ennemis des doctes sornettes,
Brûlez vos épais *in-quarto*:
Je vais, sur les causes *secrètes*,
Argumenter *ex professo*.

A l'ennuyeuse psalmodie
Lorsque succède le ballet,
De mon humble trou j'étudie:
Et c'est là que l'étude plaît!...

Oui, séduisantes écolières,
Dans un art du ciel ignoré,
Vous êtes les seules lumières
Par qui je veux être éclairé.

Quel monstre accompagne Bellone ?
C'est ce farouche conquérant
Qui met, au prix d'une couronne,
Le salut d'un illustre amant.
Il cède; et lorsque sa défaite
Confond l'esprit du spectateur,
A mes yeux une *pirouette*
Montre le talisman vainqueur.

Le beau Saint-Clair est sur la route
Qui mène au temple de Plutus;
Firmin déclare banqueroute;
Le fer a moissonné Tullus...
Sur cela je doute qu'on puisse
Aussi bien que moi raisonner;
Car le plus joli *tems-de-cuisse*
Hier, m'a fait tout deviner.

Vous, dans la science des lignes
Qui vous flattez d'être parfaits,
Venez, géomètres insignes,
Avec moi les voir de plus près;

Et sur la *perpendiculaire*,
Vous extasiant à loisir,
Vous ne chercherez qu'à Cythère
Celle qui conduit au plaisir.

Et vous, qu'a séduits l'apparence
Du plus joli petit soulier,
Je vous fais une confidence,
Mais n'allez pas la publier :
De ces dames (je vous l'assure,
Moi, qui ne vois rien à demi);
La bouche, ainsi que la chaussure,
Souvent reçoit un démenti.

M. Félix.

LA MÉMOIRE EN DÉFAUT.

Air : *Tout le long de la rivière.*

La mémoire, ainsi qu'on l'a dit,
Fait les deux tiers de notre esprit;
J'ai vu la bonne compagnie,
J'ai fréquenté maint beau génie,

Maint homme aimable et de grand sens,
De gais chanteurs, de bons plaisans;
Mais, par ma foi, vous allez voir, confrères,
Que s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guères.
Non vraiment il ne m'en souvient guères.

De tous côtés, hélas! j'entends
Crier sur les malheurs du temps.
Aussi, dès qu'un énergumène
Devant moi veut prendre la peine
De prouver qu'un dieu de bonté,
Pour pleurer ici m'a porté,
Je bois, et n'en suis pas moins pauvre hère,
Mais s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère
Non vraiment il ne m'en souvient guère.

Conçoit-on rien de plus grossier
Que l'animal dit créancier,
Dont la cohue ou la cohorte
Par trop souvent me sert d'escorte?
Je crois, sur leur vilain minois,
Voir écrit tout ce que je dois.
Mais aussitôt qu'ils montrent leur derrière,
Bah! s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère,
Non vraiment il ne m'en souvient guère.

Vous qui secourez l'indigent,
Cachez-vous, même en l'obligeant.

S'il faut qu'un jour il reconnaisse
La main qu'on tend à sa détresse,
Et s'il vient, par son cœur guidé,
Vous bénir de l'avoir aidé,
Répondez-lui : cela se peut, mon frère,
Mais s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère,
Non vraiment il ne m'en souvient guère.

On aime encore, en cheveux blancs,
A rêver son jeune printemps :
On sourit à la douce image
Des beaux jours passés en ménage
Près d'un objet pétri d'attraits,
Et le cœur ne vieillit jamais.....
Mais, entre nous, grâce à ma ménagère,
Moi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère,
Non vraiment il ne m'en souvient guère.

Pour trouver quelque trait nouveau
Tandis que je me mets en eau,
Le voisin, secouant l'oreille,
Tout seul taquine une bouteille
D'un vin qui s'échappe en fumant...
Je ne dis pas précisément
Que mon voisin ait oublié mon verre,
Mais s'il s'en souvient, il ne s'en souvient guère,
Non vraiment il ne s'en souvient guère.

M. H. L. Guérin.

LA BEAUTÉ REBELLE.

Air *de la Robe et les Bottes.*

En quoi, dit l'Amour, une belle
Oserait mépriser mes lois !
Pour soumettre cette rebelle,
Qu'à Cythère on s'arme à ma voix.
Aussitôt son armée est prête
A marcher au premier signal,
Ayant le Plaisir à la tête,
En qualité de général.

Bientôt on se trouve en présence;
Tout se dispose, et le Desir,
Pour aller en reconnaissance,
Désigne le léger Zéphir.
Sachant éviter chaque piége,
Il s'éloigne rapidement,
Et soudain de deux monts de neige
Il s'empare furtivement.

Mais il rencontre la Prudence,
Qui, se défiant de ce tour,
Avec soin, près de l'Innocence,
Veillait et la nuit et le jour.
Il revient près du dieu de Gnide,
Honteux d'être pris en défaut,
Et demande qu'on se décide
A prendre la place d'assaut.

Eh bien! il faut qu'on batte en brèche
Dit l'Amour en malin sournois;
Mais je vole, armé de ma flèche,
Au ravin que cache ce bois.
Il s'élance, il combat, il presse;
Il est près d'être triomphant;
Mais, enfin, paraît la Sagesse,
Qui le repousse au même instant.

L'Amour, oubliant sa défaite,
Sur ses pas revient en vainqueur;
La Sagesse bat en retraite;
Un trait part et l'atteint au cœur.
Grands dieux! quel trouble, que d'alarmes!
L'Innocence perd son soutien!
En vain elle verse des larmes;
L'Amour, hélas! n'entend plus rien.

Mais dans les airs quel cri s'élance,
Et semble monter jusqu'aux cieux !
Est-ce le cri de l'Innocence ?
L'Amour est-il victorieux ?
Ah ! pour l'arrêter quoi qu'on fasse,
Il poursuit toujours ses succès :
Enfin il entre dans la place,
Et c'est là qu'il signe la paix.

Tout à coup la plus douce ivresse
Succède à de cruels combats ;
On jure de vivre sans cesse
Au sein des plus tendres ébats ;
Mais, abusant de leur victoire,
L'Amour, ainsi que le Plaisir,
Sur le théâtre de leur gloire
Ne tardèrent point à mourir.

M. P. Ledoux.

LES CARTES.

Air : *Tenez-moi je suis un bon homme.*

Les chanteurs, dont Paris abonde,
Depuis long-temps ont tout chanté,
Le point du jour, la fin du monde,
Le printemps, l'hiver et l'été.
De leur exemple je m'écarte,
Ces sujets ont fort peu d'appas;
Mais en voulant chanter la carte,
De grâce, ne la perdons pas. } (*bis.*)

Des cartes, de plus d'une espèce,
Servent à notre amusement;
Cartes d'amour pour sa maîtresse,
Carte payante au restaurant.
Quand une belle, peu sévère,
Daigne me payer de retour,
Avec plaisir ma main légère
Parcourt la carte de l'amour. } (*bis.*)

Quelquefois une épouse honnête,
Dont l'époux est jeune et coquet,
Te proposera, tête à tête,
Trois ou quatre coups de piquet.

Dès que tu verras qu'elle écarte,
Dis-lui de s'arrêter un peu;
Et vois le dessous de sa carte, } (*bis.*)
Avant que d'entrer dans son jeu.

Quand une belle, peu farouche,
Le soir vers la fin d'un beau jour,
T'invite à partager sa couche,
Redoute un piége de l'amour.
Aú doux plaisir elle t'invite;
Mais n'y réponds que bien monté,
Non pas en cartes de visite, } (*bis.*)
Mais en cartes de sûreté.

Mesdames, en voulant vous plaire,
J'ai souvent hasardé gros jeu :
Que votre rigueur trop sévère
En ma faveur s'appaise un peu.
Cette fois, ah! je vous en prie,
Daignez seconder mes desseins;
J'espère gagner ma partie, } (*bis.*)
Quand mon jeu reste entre vos mains.

M. E. De Saint-Véran.

LES FANFARONNADES GASTRONOMIQUES.

Air : *Tonton, tontaine, tonton.*

Fi de cet anti-gastronome,
Qui fuit la table par bon ton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton!
Mais, gloire et joie au galant homme,
Qui sable et Champagne et Mâcon,
Tonton, tontaine, tonton!

Quand d'un bon dîner l'on m'invite
Toujours j'accepte sans façon,
Tonton, etc.
Au rendez-vous je cours bien vite
Avec ma joyeuse chanson,
Tonton, etc.

Je joins à mes chansons badines
Tout l'appétit d'un franc glouton,
Tonton, etc.

Et pour mes aimables voisines
Je suis vraiment un bon luron,

Tonton, etc.

Quand, pour arrondir ma bedaine,
On m'offre et poularde et chapon,
Tonton, etc.
Je dis, enchanté de l'aubaine :
Ah ! que c'est friand, que c'est bon !

Tonton, etc.

Mais si je vois mauvaise chère,
Je deviens boudeur et grognon,
Tonton, etc.
Et j'enverrais, dans ma colère,
Au diable et maître et marmiton,

Tonton, etc.

Dans ces lieux, loin d'être maussades,
Amis, chantons à l'unisson....
Tonton, etc.
Et crions, buvant à rasades :
Vivent les gens de la maison !

Tonton, etc.

Heureux qui sait chanter et boire,
Et se faire aimer d'un tendron!
Tonton, etc.
Il peut au temple de mémoire
En lettres d'or placer son nom,

Tonton, etc.

Le fanfaron, loin de la guerre,
Fait plus de bruit que le canon,
Tonton, etc.
Comme lui, que de gens sur terre
Dont la langue fait le renom!

Tonton, etc.

Mesdames, c'est cette manie
Qui de moi veut faire un gascon,
Tonton, etc.
Car je suis, en gastronomie,
Comme en guerre est le fanfaron,

Tonton, etc.

Excusez ma plaisanterie,
Car, loin de suivre mes chansons,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;

D'amour et de galanterie
J'aime et pratique les leçons,
Tonton, tontaine, tonton.

M. E. J. R****E.

GAUDRIOLE-ÉPITHALAME,

A Mr A. B. C., peu de temps avant son hymen avec Mlle X. Y. Z.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Vous l'emportez sur vos rivaux;
Pour former des liens si beaux,
Vous sûtes à Climène.....
— Eh! bien ?
Insinuer sans peine.....
Vous m'entendez bien.

Insinuer ce joli mot,
Que l'amant, qui n'est pas un sot,

Fait toujours bien comprendre....
— Eh ! bien ?
Quand il tâche de prendre....
Vous m'entendez bien.

Tâche de prendre, ainsi que vous,
Les attributs d'un tendre époux.
Dans peu de jours, peut-être....
— Eh ! bien ?
Vous aurez l'honneur d'être....
Vous m'entendez bien.

L'honneur d'être le Ménélas
D'une Hélène aux friands appas.
En mari débonnaire...
— Eh ! bien ?
Vous porterez, j'espère...
Vous m'entendez bien.

Vous porterez, au fond du cœur,
Flamme constante et vive ardeur,
Pour l'épouse si chère...
— Eh ! bien ?
Qui saura bien vous faire...
Vous m'entendez bien.

Vous faire entrer au paradis,
Que l'hymen réserve aux maris

Le jour du mariage...
— Eh ! bien ?
Vous n'aurez pas, je gage...
Vous m'entendez bien.

Vous n'aurez pas l'air compassé
D'un amant timide et glacé ;
Mais à votre maîtresse...
— Eh ! bien ?
Vous montrerez sans cesse...
Vous m'entendez bien.

Vous montrerez jusqu'où s'étend
L'ampleur de votre sentiment.
Mais plus roide qu'un terme...
— Eh ! bien ?
Sachez vous montrer ferme...
Vous m'entendez bien.

Soyez ferme, ne pliez plus,
Conservez toujours le dessus.
Evitez la paresse...
— Eh ! bien ?
Et surtout la mollesse...
Vous m'entendez bien.

M. J. A. Dennier.

LE CHANTEUR.

Air : *Entends-tu l'appel qui sonne.*

Chanter voilà ma folie,
Tra la la la la la la la,
Chassons la mélancolie,
Au refrain d'un joyeux lanla,
Tra la la la la la la.

Je chante en voyant l'aurore
Pour passer le jour gaîment,
Sur le soir je chante encore,
Je dors même en fredonnant.

Chanter, etc.

Avec ce gai caractère,
Etes-vous turc, hollandais ?
Seriez-vous de l'Angleterre ?
Non, messieurs, je suis français.

Chanter, etc.

L'un est fou de sa noblesse,
L'autre est fou de ses tableaux,
Celui-ci de sa maîtresse,
Celui-là de ses chevaux.

Chanter, etc.

Près d'un débiteur je chante,
Quand de l'or j'entends le son;
Qu'un créancier me tourmente,
Je l'étourdis d'un flonflon.

Chanter, etc.

Lorsque notre ménagère
Rentre de mauvaise humeur,
Pour appaiser sa colère,
Je lui dis avec douceur:

Chanter, etc.

Du bon Henri si la France
Chérit le joyeux renom,
C'est qu'il reçut la naissance
Au refrain d'une chanson.

Chanter, etc.

Dans une bibliothèque,
Toujours je laisse à l'écart
Platon, Cicéron, Sénèque,
Pour Désaugiers et Panard.

Chanter, etc.

Quand il faudra que j'expire,
Si la mort vient tristement,
Je veux qu'au son de ma lyre
Elle prenne un air riant.

Chanter voilà ma folie,
Tra la la la la la la la la,
Chassons la mélancolie
Au refrain d'un joyeux lanla,
Tra la la la la la la.

M. N. M. Claye.

LE REPENTIR DU CAPUCIN.

CHANSON GRIVOISE.

Air : *Tyrolienne à deux voix.*

PERE IGNACE ET PERE HILAIRE.

PÈRE HILAIRE (*avec intérêt*).

Qu'avez donc, père Ignace ?

PÈRE IGNACE (*en sanglottant*).

Ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah !

PÈRE HILAIRE.

Les pleurs baignent votre face,
Pourquoi pleurer ainsi ?

PÈRE IGNACE.

Hi, hi, hi, hi, hi,
Hi, hi, hi, hi, hi !

PÈRE HILAIRE.

Vous, mon père,
La lumière

Et l'ornement de nos couvens,
Qui, sans faste,
Etes chaste
Plus qu'une vierge à soixante ans.
Qu'avez-vous donc, père Ignace?

PÈRE IGNACE.

Ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah!

PÈRE HILAIRE.

Les pleurs baignent votre face
Pourquoi pleurer ainsi?

PÈRE IGNACE.

Hi, hi, hi, hi, hi,
Hi, hi, hi, hi, hi!

Père Hilaire,
Mon cher frère,
A mes sermens j'ai manqué?

(avec un air de concupiscence.)

J'ai vu fille
Si gentille,
Que malgré moi j'ai forniqué.

PÈRE HILAIRE.

Est-ce un tort d'être sensible?

PÈRE IGNACE.

Ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah!

PÈRE HILAIRE (*avec une nuance de pédantisme.*)

Si nous en croyons la Bible,
Salomon forniqua.
Ils péchèrent,
Forniquèrent,
Les Isaac, les Rébecca:
Et sur terre,
Mon cher frère,
En tous les temps on forniqua.

PÈRE IGNACE (*essuyant ses pleurs avec la manche de sa soutane.*)

Si je pleure mon cher frère,
Ah, ah, ah, ah, ah,
Ce n'est pas pour ça;
C'est de n'avoir, au contraire,
Pas commencé plutôt.

PÈRE HILAIRE (*avec étonnement.*)

Oh, oh, oh, oh, oh,
Oh, oh, oh, oh, oh!

(*Se ravisant et lui offrant une prise de tabac.*)

Eh! de grâce,
Père Ignace,

Calmez vos pleurs et vos regrets ;
Soyez sage ,
Du courage,
Mieux vaut encor tard que jamais.

PÈRE IGNACE (*se remettant à pleurer.*)

Hélas! c'est si bon , mon frère,
Eh , eh , eh , eh , eh ,
Eh , eh , eh , eh , eh !
Que c'est trop peu pour le faire
Que de l'éternité ,
Eh , eh , eh , eh , eh ,
Eh , eh , eh , eh , eh !
Qu'ai-je à faire
D'un bréviaire?
Ai-je vécu jusqu'à ce jour ?
L'existence
Ne commence
Que du jour où l'on fait l'amour.

PÈRE HILAIRE.

Bravo , bravo , père Ignace !
Ainsi que vous , on doit blâmer
Les jours qu'ici bas l'on passe
Sans boire et sans aimer.

M. EUGÈNE SCRIBE.

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Air : *Vaudeville d'Arlequin cruello.*

Faut-il de cent in-octavo
  Surcharger sa mémoire,
Et se fatiguer le cerveau
  Pour apprendre l'histoire ?
Mon Dieu ! qu'on sache seulement
Que l'homme partout est méchant,
  Intrigant, infidèle ;
Qu'on trouve partout des bons cœurs,
Des amis vrais et des flatteurs.
        C'est là,
        Voilà
  L'histoire universelle.

Nous sommes tous ambitieux,
  C'est une loi commune ;
Et plus ou moins on fait des vœux
  Pour fixer la fortune ;
C'est peu d'avoir honneur, trésor ;
Des dieux chacun voudrait encor

Quelque faveur nouvelle;
Ce que l'on a ne suffit pas;
Des hommes de tous les états
C'est là,
Voilà
L'histoire universelle.

Voyez cet homme du bon ton,
Prenant sa demi-tasse,
En quatre mots juger Milton,
L'Arioste et le Tasse;
Chacun le croirait érudit,
Mais avec peine, m'a-t-on dit,
Quand il lit, il épelle.
Eh bien! de Rome et de Paris,
Des sots faisant les beaux esprits,
C'est là,
Voilà
L'histoire universelle.

Certain censeur, d'orgueil pétri,
Ignorant, en vrai Gille,
La règle de *liber petri*,
Cite Horace et Virgile;
Mais, dans ses discours, ce savant,
En revanche, écorche souvent

Sa langue maternelle :
Ah ! de plus d'un ignorantin,
Qui nous cite force latin,
C'est là,
Voilà
L'histoire universelle.

Voyez ces puissans souverains
Que l'univers encense :
Ils sont grands, généreux, humains,
Tant qu'ils ont la puissance;
Mais si le destin rigoureux
Vient à s'appesantir sur eux,
Aucun ami fidèle
Ne cherche à calmer leurs douleurs;
Ah ! des princes et des flatteurs
C'est là,
Voilà
L'histoire universelle.

En tourmens, dès que nous naissons,
Notre existence abonde;
Très-promptement nous vieillissons,
Puis partons de ce monde;
Ainsi, depuis quatre mille ans,
L'univers, vaincu par le temps,

Hélas! se renouvelle.
Les pauvres et les potentats
Tour à tour ont sauté le pas,
C'est là,
Voilà
L'histoire universelle.

M. P. Ledoux.

COUPLETS DE TABLE.

Air : *Il faut que l'on file.*

Qu'un amphitrion avare
Chez lui, m'invite à dîner,
Je refuse le barbare
Afin de ne point jeûner.
Sans aucune alternative,
A ma loi que l'on souscrive,
Et dites, en bon chrétien :

CHOEUR.

Il faut qu'un convive vive, vive,
Qu'un convive vive bien.

Avons-nous, à notre table,
Jeune fillette aux yeux bleus,
Pour elle, il faut que l'on sable
Des vins choisis, des vins vieux;
Que tour à tour il arrive
Poularde, bécasse et grive,
Bref, qu'on ne manque de rien :
Il faut qu'un convive vive, vive,
Qu'un convive vive bien.

Tel époux, gourmand dans l'âme,
Choisit les meilleurs morceaux,
Tandis qu'à sa pauvre femme
Il donne à ronger des os;
Mais la dame, leste et vive,
Avec un galant s'esquive,
Et dit, en mangeant son bien :
Il faut qu'un convive vive, vive,
Qu'un convive vive bien.

M. Coupart.

CHANSON DE BAPTÊME,

DANS LE GENRE GAILLARD.

Air *du Bastringue.*

Vîte, en perce chaque tonneau :
Ici, qu'on s'mette
En goguette ;
Vîte, en perce chaque tonneau,
D'lamour chantons l'enfant nouveau.

C'matin, j'étais sur mon derrière,
En train de m'frotter la paupière...
V'là qu'chez l'voisin, j'entends crier,
D'manière à troubler tout l'quartier :

Vîte, en perce, etc.

Mon doux Jésus ! disait sa femme,
J'crois qu'vous voulez r'prendre mon âme...
N'peut-on rendre, sans tant souffrir,
C'qu'on a pris avec tant d'plaisir ?

Vîte, en perce, etc.

Hélas ! que mon sesque est à plaindre
I' n'ose y toucher sans tout craindre...
Aie !... aie !... aidez-moi, bon Jésus...
J'vous réponds que je n'le fr'rai plus.

Vîte, en perce, etc.

Bientôt, j'vois descendre d'un fiacre,
Non pas l'curé ni le sous-diacre,
Mais un homme à qui l'on n'peut pas
R'fuser *l'entré' des pays-bas.*

Vîte, en perce, etc.

Une heure après, de porte en porte,
V'là l'papa, que l'plaisir transporte,
Qui fait savoir que le poupon
N'aura pas de barbe au menton.

Vîte, en perce, etc.

Il assur' que la patiente,
De l'accoucheur est si contente,
Que c'est lui qui l'accouchera
Du premier enfant qu'elle aura.

Vîte, en perce, etc.

D'honneur, quand j'vous lorgne en coulisse
Le pèr', la mère et la nourrice,
J'dis : vantez-vous que l'nouveau né
A vivre heureux est destiné.

Vîte, en perce, etc.

A quinze ans, avec c'te figure,
Ça vous aura certain' tournure,
Un' p'tit' pair' de... z'un certain air,
Qui mettront tout l'monde en l'air.

Vîte, en perce, etc.

Buvons-donc à sa tendre mère;
Buvons à son bienheureux père;
Et tandis que vous s'rez en train,
Tâchez de griser le parrain.

Vîte, en perce, etc.

Du reste, n'soyez pas en peine,
Je me charge de la marraine :
P't-èt' ben que l'vin l'attendrira,
Et que pour elle on chantera :

Vîte, en perce chaque tonneau ;
Ici, qu'on s'mette
En goguette :

Vite, en perce chaque tonneau,
D'l'amour chantons l'enfant nouveau.

M. Félix.

LE BAISER CHARMANT.

Air: *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Le baiser le plus innocent
Est celui que nature inspire;
Ce baiser-là, le cœur le sent
Avant celui qu'amour désire;
Mais le baiser le plus charmant,
Est celui permis en aimant.

Contre ce baiser plein d'appas,
Si la froide raison murmure,
Le dieu d'amour lui dit tout bas
Qu'il est aussi dans la nature;
Que ce baiser tendre et charmant
Est toujours permis en aimant.

Un jeune amant, pour appaiser
L'humeur de gentille bergère,
Avec un amoureux baiser
Est sûr de fléchir sa colère;

C'est l'effet du baiser charmant
Qu'amour seul permet en aimant.

Aux vœux d'un cœur soumis, discret,
Fille qui se montre rebelle,
En a souvent bien du regret;
Mais, las! il ne dépend plus d'elle
De jouir du baiser charmant,
Quand elle a perdu son amant.

AUX FEMMES.

Vous, qui de ce baiser si doux
Faites un crime impardonnable,
Sans y songer, auprès de vous
L'on pourrait devenir coupable,
Et prendre ce baiser charmant,
Qui fait grand plaisir en aimant.

M. Duhamel.

LES PARQUES.

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Sages et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau :
Bacchus a vidé son caveau
Pour remplir la coupe des Parques.
C'est afin de plaire aux amours,
Qui chantaient d'une voix sonore :
Que tout mortel a;oute encore
es jours heureux à ses beaux jours ! } *bis.*

Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits et sans eau,
Sur la table tombe endormie.
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours.

Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort, enfin !

Mais trop sec, hélas! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper, ayons recours
A ce nectar qui me restaure ;
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours.

Garnissant sa quenouille immense,
Clothon lui dit : oui, travaillons ;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence :
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours.

Quand ces Parques, vidant la bouteille,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous, qui buvons gaîment ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
Qu'elle dorme au gré des amours,
Et répétons à chaque aurore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours.

M. DE BÉRANGER.

ROBERT LE PORTIER.

POT-POURRI.

Air : *Mon père était pot.*

J'exerce, messieurs, un état
Où c'qu'i' faut d'la finesse;
Mon poste est un canonicat
Pour gens de mon espèce.
Au lieu de payer
Un pesant loyer,
Mon logis me rapporte.
Comm' l'ambassadeur,
J'peux dir' qu'j'ai l'honneur
De surveiller la *Porte*.

Air : *Une fille est un oiseau.*

D'ma maison les habitans
Form'nt singulier amalgame :
J'ai médecin et sag'-femme
Pour les cas embarrassans;

Un huissier, un ouvrière,
Un' p'tit' maîtresse, un notaire;
J'ai, de plus, pour locataire
Un auteur, vrai perroquet,
Qui, de peur que je n'éveille,
Bruit connu de son oreille,
Veut m'interdir' le sifflet.

Air : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Rarement la nuit je sommeille,
Tandis qu'on dort dans le grenier;
Au second, au premier l'on veille,
Sans penser au pauvre portier;
Et, tandis qu'auprès de sa belle
Un amant, au comble d'ses vœux,
Soupire et brûl' des plus beaux feux,
Il faut que j'brûle ma chandelle.

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

J'suis sincère, j'aime les caquets,
Et les secrett's aventures.
Quand on me r'met des billets,
Je fais mille conjectures.
De tact et d'esprit je suis bien pourvu,
Je r'connais quelqu'un sans qu'j'l'ay' jamais vu;
D'vinant d'après les figures,
Je sais dire aux gens, sans nul embarras,
Qu'on est au logis (*ter*), ou qu'on n's'y trouve pas.

Air : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Chaque matin, avant les locataires,
De dix journaux je lis le contenu :
Aussi je suis au courant des affaires,
Et de l'état je sais le revenu.
Le blanc, le noir, qui s'trouv' dans ces gazettes,
Font que, parfois, j'y perds tout mon latin :
Mais, à mon gré, de nouvell's, par moi faites,
J' régal' souvent ma commère ou l' voisin.

Air : *Jardinier ne vois tu pas ?*

Aux époux de bons amis
Dressent-ils une embûche ?
Chez moi pleuvent les profits,
Et j' prends su' l' bois des maris
La bûche. (*ter.*)

Air *de Marianne.*

Ai-je quelqu'appartement vide ?
J'en reluque tout amateur,
Et s'lon la mine j'me décide
A le vanter avec ardeur.
D'un lésineu'
A-t-on le jeu ?

J'dis qu'on y gèl' malgré l' feu qu'on allume,
Et qu' la santé
Veut que l'été
Chacun en sorte avec rapidité.
Mais aussitôt que je présume
Que l'on est noble et généreux,
Je jur' toujours sur mes grands dieux
Que nuil' part il ne fume. (*ter.*)

Air : *Vaudeville du Maréchal.*

Comme la plupart des portiers,
Je rajeunis les vieux souliers.
Et quand, m'apportant sa chaussure,
Je r'çois la visit' d'un tendron,
Je saisis vit' l'occasion,
Et je recouds la déchirure.
Tôt, tôt, tôt, je bats chaud, tôt, tôt, tôt, quel courage
Je mets à faire mon ouvrage !

M. A. L. P. de Tangris.

CROIS ÇA-Z-ET BOIS DE L'EAU.

CONSEILS A UN AMI.

Air : *J'conviens avec toi, mignonne.*

Te v'là dans Paris, c'te ville
Fertile en filoux ;
Par ainsi faut que j'te style,
Pis qu' t'as des gros sous :
Sachant ta richesse extrême,
Si qu'euq' fin moineau
Te dit : j't'aimé pour toi-même,
Crois ça-z-et bois de l'eau.

Défi' toi de cette belle
Et d' son tendre accueil :
En jouant de la prunelle
Ell' te donn' dans l'œil.
A tes vœux elle est propice,
Et te dit : mon beau,
Apprenez que j'suis novice ;
Crois ça-z-et bois d' l'eau.

Un beau jour si quelqu'ivrogne,
  Las du divin jus,
Nonobstant sa rouge trogne,
  Te dit : je n'bois plus;
J'sens qu' la liqueur vermeille
  Me monte au cerveau,
Et je r'nonce à la bouteille.
  Crois ça-z-et-bois d'l'eau.

Qu'un charlatan te promette
  Un bonheur constant,
Femme fidèle et discrète,
  Et beaucoup d'argent,
Une cuisine délectable,
  Vin vieux et nouveau,
Toujours servis sur ta table.
  Crois ca-z-et bois d'l'eau.

Nicaise veut à la Halle,
  Passer pour gourmet;
Et s'délect' quand il avale
  L' vin du cabaret;
Ne s'doutant pas qu'on l'arrange,
  Not' jeune étourneau,
Dit : c'est du vin sans mélange.
  Crois ça-z-et bois d'l'eau.

Ursule, qui n'est plus belle,
  En perd le repos,
Et s' sert de l'eau qu'on appelle
  Eau d'Ninon d'l'Enclos;
Notre coquette ravie,
  Par c'moyen nouveau
Espèr' devenir jolie.
  Crois ça-z-et bois d' l'eau.

L'esprit, à ce qu'on assure,
  Enchante, éblouit:
Pourtant, moi je t'en conjure,
  N' fais jamais d'esprit.
En vain tu comptes sans peine,
  Pauvre poëtereau,
Boire à même l'hypocrène;
  Crois ça-z-et bois d' l'eau.

M. Rozet.

LA CHANDELLE ET L'ÉTEIGNOIR.

CONTE.

Air : *Chacun à son Dieu, etc.*

Lucas était un jeune drille
Qui brûlait de donner son cœur ;
Suzette était un' jeune fille
A qui l' nom d'fille faisait peur :
Mais c' couple n'était que fidèle ;
Aussi d' l'hymen quand vint le soir,
Lucas n'apporta qu'un' chandelle
Et Suzette qu'un éteignoir.

Satisfaits d'un si beau partage,
Bientôt nos sensibles époux
Cherchent à faire un doux usage
Des meubles dont ils sont jaloux.
En vain la jeun' beauté s'emporte,
En vain l' jeune amant se roidit :
D' Lucas la chandelle est trop forte
Et d' Suzett' l'éteignoir trop p'tit.

Suzette, r'doublons de courage,
Dit Lucas, j'en viendrons à bout;
J'en conserve l'heureux présage,
Répond Suzette, encore un coup.
Elle entre! Grands dieux! est-ce un songe?
Ah! Lucas, tu n' m'avais pas dit
Qu' parfois la chandelle s'âlonge,
Et que l'éteignoir s'aggrandit.

Pendant six mois, ce couple aimable
De ces deux bijoux se servit;
Mais, comme tout est périssable,
Bientôt le dégoût s'en suivit.
A tort parfois l'hymen l's invite
A jouir d'un bonheur apparent,
D'Lucas la chandelle est trop p'tite
Et d' Suzett' l'éteignoir trop grand.

MORALITÉ.

Des plaisirs en suivant la rive,
O vous! qui cherchez le bonheur,
Si, par hasard, il vous arrive
Un aussi funeste malheur,
Dût-on vous traiter d'infidèle,
Dût-on même vous en vouloir,
Jeune beauté, changez d'chandelle,
Jeune amant, changez d'éteignoir.

M. Ch. Hubert.

IL FAUT BOIRE.

Air : *Ma tante Urlurette.*

Qu'aux gais Soupers de Momus,
Pour rire, on fasse chorus ;
Moi, je dis, comme Grégoire :
Il faut boire,
Il faut boire,
Boire et toujours boire.

Partout où je vois soudain
Pot, flacon, verre bien plein,
Je suis sur mon territoire,
Il faut boire, etc.

Au lieu d'in-quartos poudreux,
De vins fins et généreux
J'ai soin d'emplir mon armoire,
Il faut boire, etc.

Ce jus, pour moi plein d'appas,
Constamment de tous repas

Est le meilleur accessoire,
Il faut boire, etc.

Est-on leste et bien portant?
Le vin aide puissamment
Le travail de la mâchoire,
Il faut boire, etc.

Fût-on même agonisant,
D'un breuvage dégoûtant
Pour oublier le déboire,
Il faut boire, etc.

Tant qu'un certain destructeur
Ne nous atteint pas au cœur,
Avec sa grande lardoire,
Il faut boire, etc.

Que ne puis-je, dans vingt ans,
Dire : il n'est pas encor temps
De traverser l'onde noire,
Il faut boire, etc.

Jadis, j'ai chanté Vénus;
Vieux je célèbre Bacchus,

Et certes ! je m'en fais gloire,
Il faut boire,
Il faut boire,
Boire et toujours boire,

L'ermite Pierre.

LES DEUX SAINTS.

A M.lle *** pour le jour de la Toussaint.

Air : *La fête des bonnes gens.*

Qu'en ce jour tout résonne
De chants dictés par nos cœurs,
Derobons à l'automne
Ce qui lui reste de fleurs;
Pour les belles qu'on apprête
Des bouquets et des refrains :
Car c'est aujourd'hui la fête, } (*bis.*)
La fête de tous les saints. }

Tous les saints, ah ! Glycère,
C'est beaucoup pour un seul jour,
Toi qui n'adores guère
Que le plaisir et l'amour :

Deux patrons c'est bien honnête,
Comme toi je me restreins ;
Et désormais je ne fête,
Ne fête que tes deux saints. } (*bis.*)

Ces deux saints, que je chante,
N'ont que des dehors flatteurs,
Et chacun d'eux m'enchante
Par de riantes couleurs.
Leur parure se compose
Du plus brillant des satins :
Ce sont des boutons de rose
Qui couronnent tes deux saints. } (*bis.*)

Long-temps, sans les connaître,
Je ressentis leur pouvoir :
Il t'en souvient, peut-être?
C'est toi qui me les fis voir.
A ce spectacle sensible,
Vers eux j'étendis les mains...
Non, non, il n'est pas possible
De voir de plus jolis saints. } (*bis.*)

Quoiqu'ils soient, ma Glycère,
Presqu'aussi durs qu'un rocher,
Par fois à ma prière
Ils se sont laissés toucher.

Jaloux de les voir encore,
Je donnerais, je le dis,
Pour ces deux saints que j'adore,
Tous les saints du paradis. } *bis.*

LES GUEUX.

Air *de la première ronde du Départ pour Saint-Malo.*

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entr'eux:
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Evangile,
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Il s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour, qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux!

M. DE BÉRANGER.

LES CHAGRINS

D'UNE FEMME SENSIBLE,

APRÈS UN AN DE MÉNAGE.

Air *du Vaudeville des Maris ont tort.*

Comme un an d'ménage nous change!
Comm' ça réfroidit les maris!
L'mien, qui m'trouvait bell' comme un ange,
D'mes attraits n'paraît plus épris;
En vain maint'nant je veux lui plaire,
Il me fuit toujours sans pitié,
Et n'cherche plus, quoique j'puiss' faire,
A s'réunir à sa moitié.

Les premiers jours d'not' mariage
Je l'trouvais toujours sur mes pas,
Car il n'était point assez sage,
Et prenait trop souvent mon bras.
Quand par hazard j'voulais m'défendre
J'avais l'dessous, ça s'comprend bien;
Il m'prenait un baiser bien tendre,
Maintenant il ne m'prend plus rien.

Il n'manqu' jamais d'être maussade,
Et pour que je n'lui d'mande rien
Il a soin d'dir' qu'il est malade,
Quand il voit que je m'porte bien.
Tous les soirs il fait la grimace,
Prétend qu'il a besoin de r'pos,
Si bien qu'au lieu d'êt' face à face,
Tout' la nuit nous somm's dos-à-dos.

Jadis quand l'hiver était rude,
L'un d'l'autre nous nous approchions,
C'était toujours là le prélude
D'la chaleur que nous éprouvions.
Pour calmer le froid que j'endure,
Au lit j'fais des vœux superflus,
Et j'sens qu'i'm'manque un' couverture
D'puis qu'mon mari ne m'réchauff' plus.

En peu d'mots voilà mon histoire,
Jugez si ça peut m'fair' plaisir !
Quand je n'lui verse pas à boire,
Faut qu'je r'gard' mon mari dormir.
D'amour si j'lui demande une preuve,
Monsieur se fâche sans raison,
Et je pourrais me croire veuve
Sans l'bruit qu'il fait à la maison.

M. Belle aîné.

LA MARCHANDE DU MARAIS

Air *Du Petit Matelot.*

Il est une charmante veuve,
Que l'on cite pour sa beauté,
Pour sa douceur à toute épreuve,
Et pour son amabilité.
Sa politesse avec le monde
Ajoute encore à ses attraits,
Et partout l'on parle à la ronde
De la marchande du Marais (*bis.*)

Sa demeure est dans une rue
Dont je ne puis dire le nom :
C'est-là qu'une foule assidue
Sans cesse assiége sa maison.
De cette maison bien famée
Le commerce fait le succès;
Il augmente la renommée
De la marchande du Marais. (*bis.*)

Comme on connaît sa marchandise,
On en vante la qualité :
De la marchande aussi l'on prise
La bonne foi, la loyauté.
Sans y prétendre elle sait plaire;
Et ses amis sont satisfaits,
En admirant que tout prospère
Chez la marchande du Marais. (*bis.*)

Les progrès de son industrie,
Que le ciel semble protéger,
Ont excité la jalousie;
Mais loin de se décourager,
En dépit de ses adversaires,
Toute entière à ses intérêts,
Qui prend mieux garde à ses affaires
Que la marchande du Marais? (*bis.*)

Des bons vers et de l'harmonie
Que n'ai-je le don précieux ,
Pour chanter sa grâce infinie
Et la puissance de ses yeux?
Combien ils ont fait de conquêtes!
Je vous jure aussi que jamais
Femme ne tourna plus de têtes
Que la marchande du Marais. (*bis.*)

M. Duhamel.

LA PORTIÈRE,

POT-POURRI.

Air : *J'arrive à pied de Province.*

Dans l'quartier d'la Grenouillère
J'étions ben logé ;
Mais v'là qu'mon propriétaire
Me donne congé.
Il prétend. c'vieux La Rancune,
Que j'n'aim' pas payer;
Faut laisser passer c'te lune,
Et changer d'quartier.

Air *du Vaudeville de Partie Carrée.*

Un beau matin, cherchant c'qui m'intéresse,
J'lis : chambre à louer, jarni ça m'conviendrait.
Vite au portier à l'instant je m'adresse,
Et j'dis : mon vieux, montrez-moi l'cabinet.
L'ancien m'répond : jadis j'étais bon drille,
A présent je n'me tiens plus d'bout;
Mais, t'nez monsieur, vous pouvez suivr' ma fille
Ell' vous montrera tout. (*bis.*)

Air : *du Lendemain.*

-- Monsieur, au premier étage,
J'avons d'grands appartemens,
Tout c'qui faut pour un ménage,
Femme, domestique, enfans.
— Je ne veux qu'un pied-à-terre,
C'grand local n'est pas d'mon goût;
Logez-moi plutôt, ma chère,
Dans un p'tit trou.

Air : *Je vois toujours la même chose.*

—Il faut donc monter en cè cas,
Puisqu'à monsieur ça n'fait pas de peine.
Je r'luquais d'si friands appas,
Et je m'disais : la bonne aubaine !

Dev'nant téméraire en ce jour,
J'n'eus pas plutôt à cell' qu' j'aime,
Donné l'premier baiser d'amour,
Que nous étions au quatrième.

Air *du Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Dans une chambre assez obscure
La bell' me conduit sans façon;
Mais ce p'tit local, je vous jure
Est tout c'qu'il faut pour un garçon. (*bis.*)
Dans c'te demeure solitaire
L'hiver on n'doit pas avoir froid :
L'architecte a fait cet endroit
Tout juste pour un locataire.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Je parcourais ce p'tit domaine,
Au moins pour la cinquième fois,
Lorsque du papa, non sans peine,
Nous entendion's la faible voix.
V'là qu'aussitôt, sans plus attendre,
J'détale à me rompre le col,
Et quand l'papa m'dit de descendre,
J'étions déjà-z à l'entre sol.

Air : *Il était un petit homme.*

—Depuis que j'suis portière,
Me dit l'tendron charmant,
Sus l'moment,
Jamais un locataire
N'enflamma d'tant d'ardeur
Mon p'tit cœur.
Aussi c'est Suzon, (*bis.*)
Qui chaqu' soir, sans façon,
Vous tirera (*ter.*) l'cordon.

M. Rozet.

LES CROQUIS,

COUPLETS MORAUX.

Air *du vaudeville d'Arlequin cruelle.*

Unir, par sensibilité,
L'aumône à la cadence,
Et dans nos bals de charité *,
Danser par bienfaisance;
Discrètement, dans les journaux,
Proclamer de ses dons nouveaux
L'état périodique;
Bien repu de mets succulens,
Déplorer la rigueur du temps :
C'est là,
Voilà,
L'esprit philantropique.

* Tout le monde connaît ces concerts et ces bals de *charité*, où les âmes sensibles avaient l'avantage de se dilater en *quatre temps* et en 6/8. J'ignore si les auteurs de cette découverte ont obtenu un brevet d'invention; en tout état de choses, *ma note existe.*

Dans l'antichambre d'un palais
  Faire le pied de grue ;
Des créanciers et des laquais
  Coudoyer la cohue ;
Cajoler l'impudent valet ;
Trembler quand le maître paraît,
  S'incliner jusqu'à terre ;
    Souffrir d'un grand
    Le ton tranchant ;
    Être éconduit,
    Filer sans bruit :
      Voilà,
      C'est là,
  Le pétitionnaire.

Discuter avec profondeur
  De graves bagatelles ;
Des modes constant sectateur,
  Être inconstant comme elles ;
Pantin musqué, pincé, guindé,
Affecter un ton mignardé ;
  De fadeurs se repaître ;
De préjugé traiter l'amour ;
Trouver sublime... un calembour :
      Voilà,
      C'est là,
  L'esprit d'un petit maître.

Chanter en pathos langoureux
La *tendre sympathie;*
Soupirer de plaintifs adieux
A sa *tant belle mie;*
Conter des fadeurs à Cloris,
Qui voit toujours les jeux, les ris
Voltiger sur ses traces;
Mourir, en vaillant troubadour,
Gaîment pour *la gloire et l'amour:*
Voilà l'esprit du Chansonnier des Grâces.

Des échoppes près des palais;
Des sermens, des girouettes;
Pour un bon livre, cent pamphlets;
Des sots, des casse-têtes;
Force pâtissiers, force lords;
Des sybilles, des esprits forts;
Des vertus grimacières;
Des chiens savans, de petits vers;
Des hôpitaux et des concerts:
Voilà Paris au siècle des lumières.

M. J. A. Donnier.

LE CARILLON BACHIQUE.

Air : *Et zig et zig, et zig zog, et fric et froc.*

(Tous les convives doivent trinquer en mesure à chaque refrain.)

Et tic, et tic et tic, et toc, et tic, et tic et toc.
De ce bachique tintin
Vive le son argentin ! } (*bis.*)

De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse,
Le charme entraîne et séduit;
Mais, chers convives, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus touchante que le bruit :
Et tic, et tic et tic, etc.

Le premier buveur d'eau claire,
Qui tira des sons d'un verre,
Contre Bacchus forniqua ;
Et pour moi, qui ne m'éveille
Qu'aux glouglous de la bouteille,
Voici mon harmonica :
Et tic, et tic et tic, etc.

C'est à tort que de sa lyre
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer :
Ce seul bruit, rempli de charmes,
Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'enfer :

Et tic, et tic et tic, etc.

D'une syrène à la mode,
Qu'on admire la méthode,
L'art et le goût infinis...
De deux verres en cadence
L'admirable discordance
Vaut bien nos Catalanis.

Et tic, et tic et tic, etc.

Du Très-Haut les saints ministres,
Avec leurs cloches sinistres,
Effarouchent les mortels.
Mais si l'heure des prières
S'annonçait au bruit des verres,
Quelle affluence aux autels !

Et tic, et tic et tic, etc.

Combien je t'aime, ô fougère,
Lorsque, discrète et légère,

Tu sers de trône aux plaisirs ;
Où, quand fragile et sonore,
Par le jus qui te colore,
Tu ranimes nos désirs !

Et tic, et tic et tic, etc.

Au choc redoublé du verre,
Le vieillard, au front sévère,
Se déride, reverdit...
Et la belle qu'on adore
Paraît plus piquante encore,
Quand avec elle on a dit :

Et tic, et tic et tic, etc.

La peste soit du bélitre
Qui le premier de la vitre
Fonda le maudit abus !...
Il nous ôte, par fenêtre,
Trente verres, que peut-être
Aujourd'hui nous aurions bus.

Et tic, et tic et tic, etc.

Vingt juifs, que le diable emporte,
Sont consignés à ma porte,

Peut-être à la vôtre aussi...
Mais, morbleu, je me résigne,
Et lèverai la consigne
Dès qu'ils sonneront ainsi:
Et tic, et tic et tic, etc.

O vous, poissons, volatiles,
Quadrupèdes et reptiles,
Combien vous devez pester!...
Quand le hasard vous rassemble,
Vous avez beau boire ensemble,
Vous ne pouvez pas chanter:
Et tic, et tic et tic, etc.

Gloire au soldat intrépide
Qu'à l'honneur le tambour guide!
Mais je n'en suis pas jaloux:
Rlantanplan répand l'alarme;
Tic, tic, toc a plus de charme;
Or, mes amis, chantons tous:
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc,
De ce bachique tintin
Vive le son argentin! } (*bis.*)

M. Désaugiers.

CONSEILS

A

UN GARÇON DE CAFÉ.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

Tu dois, en garçon habile,
Savoir distinguer les goûts ;
Cela n'est pas trop facile,
Mais apprends qu'il faut, chez nous,
Des glaces à la jeunesse,
Puis après cela, mon cher,
A la petite maîtresse
Il faut la crême d'éther :
Des ratafias aux malades ;
Aux jeunes gens fort connus,
Sers toujours des limonades
Après l'huile de Vénus.
Le petit verre aux artistes ;
A nos dames, des douceurs,
Du mordant aux journalistes,
Et de l'absynthe aux auteurs.
Tu serais impardonnable
Si, par un travers honni,

Tu mettais l'eau sur la table
Des disciples de Grétry.
Enfin, aux grandes coquettes
Donne du parfait amour ;
De l'ambroisie aux poëtes,
De tout aux hommes de cour.

M. J. Bigot.

LE DÉPUTÉ DE MOMUS.

Air : *Oui, je suis soldat, moi.*

Certe, il aura ma voix,
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Grands dieux ! chez nos électeurs,
Que d'écrits on colporte !
Combien de billets d'auteurs
On glisse sous ma porte !
Certe, il aura ma voix, etc.

Il faut que, dans un seul jet,
L'ami de notre Charte
Fasse, pour notre *budget*,
Le total de la carte.
Certe, il aura ma voix, etc.

Il fera bannir gaîment
 Le drame et la romance,
Et circuler librement
 Le sel attique en France.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Je veux qu'il charge d'impôts
 Tous les vins de la Brie ;
Qu'il en exempte, à propos,
 Ceux de Côte-Rôtie.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Appui du dieu des galans,
 Je veux qu'en son ivresse,
Il soit, en baisers brûlans,
 Ultrà pour sa maîtresse.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Je veux que mon député,
 Sablant un vin potable,
Défende la liberté,
 Les coudes sur la table.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Je veux un indépendant,
 Qui, dans notre assemblée,
Sans perdre un seul coup de dent,
 Boive deux brocs d'emblée.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Il faut que toujours, sans fiel,
 Il chansonne, il badine,
Et prenne, pour manuel,
 Celui de la cuisine.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Qu'à la table de Bacchus
 De bonne heure il se mette,
Et qu'il aime *par-dessus*...
 Le vin de la comète.

 Certe, il aura ma voix, etc.

De bien parler, par hasard,
 S'il avait le mérite,
Qu'il préfère à ce bel art,
 Le bon vin de la Fitte.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Comme l'esprit doit ici
 S'unir à l'art de plaire,
Jamais monsieur Bétisi
 Ne sera mon confrère.

 Certe, il aura ma voix, etc.

Je veux un buveur constant
 Dans son joyeux système,
Qui dirait, en culbutant :
 Vive Bacchus, *quand même!...*
 Certe, il aura ma voix,
  Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
 L'art d'aimer et de boire.

M. Casimir-Ménestrier.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Air : *Pan, pan, pan.*

Ah ! le mauvais garnement !
Sans respect il sort des bornes.
Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voilà son rudiment.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le coquin m'en fait des cornes.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles :
L'autre jour il me vola
Du vin que je cachais là.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il m'en a bu deux bouteilles.

Zon, zon, etc.

Chez elle, quand le matin
Ma femme est à sa toilette,
Je sais que le libertin
Quitte écriture et latin.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Par la serrure il la guette.

Zon, zon, etc.

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne.
Je l'ai surpris l'autre jour
Maître d'école à son tour,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Rendant ce que je lui donne.

Zon, zon, etc.

De le frapper je suis las ;
Mais dans ses dents monsieur gronde.
Dieu ne prononce-t-il pas
Le mot de *c...* tout bas ?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Il n'est plus d'enfans au monde.
Zon, zon, etc.

M. DE BÉRANGER.

LES GUIGNONS

D'UN HOMME HEUREUX.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*
ou *J'ai vu partout dans mes voyages.*

D'UNE santé que rien n'altère,
Riche et d'un robuste appétit,
J'ai le plus heureux caractère,
On vante mon cœur, mon esprit;
A parsemer de fleurs ma vie
Toujours le destin s'empressa ;
Mais, hélas ! j'excite l'envie :
A-t-on plus de guignon que ça ?

Une séduisante Duchesse
Me voyait d'un œil amical :
Un soir, une feinte faiblesse
De tout oser est le signal.
Moi, je sonne à fendre la tête.
» Quoi, dit-elle, sonner pour çà!
» Sortez, vous êtes par trop bête!... »

A-t-on plus, etc.

Bacchus me troublant la visière,
Je pris Orphise pour Suzon,
Et je fêtai la douairière
Sur le plus beau diapason.
De ma voix, près de ma maîtresse,
Le timbre ensuite s'émoussa....
Je n'offris qu'une triste baisse.

A-t-on plus, etc.

Maintenant, Suzette en colère
De l'affront fait à ses appas,
Par ses dédains me désespère,
Me traite en sot du haut en bas.
De son côté, la vieille Orphise,
Du duo qui l'intéressa,
Sans pitié veut une reprise.

A-t-on plus, etc.

De la piquante Cidalise
Long-temps je désirai la main
A Dorante elle était promise...
A présent il ronge son frein.
Pour femme je pris Arabelle;
Sa vertu jamais ne glissa;
Mais, je bâille toujours près d'elle :

A-t-on plus, etc.

Dans un écrit plein de sagesse,
Traçant nos devoirs et nos droits,
Je montrais au pauvre, à l'Altesse,
Leur salut sous le joug des lois.
D'une cabale politique,
Parmi les chefs on me classa :
En prison j'allai sans réplique.

A-t-on plus, etc.

Un autre jour, l'esprit malade,
Je fis de longs amphigouris;
Cette œuvre ampoulée et maussade
Aussitôt courut tout Paris;
De chaque phrase on tint registre,
Jusques aux cieux on m'exhaussa,
Et je me réveillai ministre :

A-t-on plus, etc.

Puisqu'il en est ainsi, me dis-je,
Sully, Colbert, inspirez-moi !
Ensemble accordons, sans prestige,
Le bonheur du peuple et du Roi...
Des intrigans la foule immense
De tous côtés me dénonça ;
L'exil devint ma récompense....

A-t-on plus, etc.

Je suis aujourd'hui, dans ma terre,
De cent familles le soutien....
Mais je souscris pour un Voltaire,
On me déclare anti-chrétien.
Quand par mes dons il fait ripaille,
Mon curé jamais ne cessa
De me damner en représaille....

A-t-on plus, etc.

M. J. Dusaulchoy.

LE MAITRE DE LANGUE.

Air *du Vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Amis, que mon bonheur est grand !
Une jeune et charmante anglaise
Veut que je lui donne à présent
Des leçons de langue française.
Sur le langage de Paris
Elle est d'une grande ignorance;
Elle n'a jamais rien appris,
Et c'est moi qui la commence.

Verbe, pronom, superlatif,
Adjectif, syntaxe, principes,
Conjugaison, nominatif,
Supin, gérondif, participes,
Adverbe, préposition,
Ont peu de titres pour lui plaire;
Ce n'est que la conjonction
Qu'elle aime dans la grammaire.

Mais de ses rapides progrès
Avec peine on suivrait la trace :
Déjà tous nos auteurs français
Dans sa mémoire prennent place.
Trouve-t-elle, au gré de ses vœux,
Dans Corneille, Boileau, Molière,
Un morceau mâle et vigoureux,
C'est celui qu'elle préfère.

Des auteurs des deux nations
Nous passons la revue entière;
Ensemble nous les comparons,
Pour plaire à ma belle écolière.
Je sais que par fois un amant
Fait des comparaisons qui clochent;
Pourtant je dirai que souvent
Nos deux langues se rapprochent.

Dans la bouche d'un orateur
La langue française m'anime;
Dans celle d'un célèbre acteur,
Elle paraît belle et sublime.
Dans celle d'un guerrier fameux
Elle me séduit et m'enflamme;
Mais la langue me plait bien mieux
Dans la bouche d'une femme.

Des langues qu'on parle ici-bas
Quelle est donc la plus séduisante?
L'Allemande a beaucoup d'appas,
Et l'Italienne est charmante.
L'Espagnole aux gens langoureux,
Paraîtra sans doute jolie;
Mais la plus aimable à mes yeux
Est celle de mon amie.

M. Rozet.

IIIe SOIRÉE DRAMATIQUE

DE JÉROME LE PORTEUR D'EAU.

LES MACHABÉES.

(Pot-pourri.)

Air : *V'là c'que c'est q'd'aller au bois.*

V'LA *les Machabé's* qu'on a r'pris,
Pour montrer q'c'est un' pièc' de prix.
Com'çà fait aller tout Paris !
On pleure, on sanglotte;
Et mêm', comme un' sotte,
L'aut' jour un' femme en trépassa...
Ma femm', viens ben vit' voir ça.

Air *du Vaudeville de Fanchon.*

Tiens, r'garde ce beau Temple,
Que tout l'quartier du Temple
Veut voir et r'voir encor.

Ça vaudrait d'jà la course
De r'luquer un si rich' décor.
J'voudrais t'nir dans ma bourse } *bis.*
L'argent d'ces portes d'or.

Air *du Vaudeville de l'Épreuve Villageoise.*

« Comm' je l'ai gobée !
Dit, toute absorbée,
La mèr' Machabée.
« J'ai perdu déjà
» Trois d'mes fils et leux papa ;
» Et je vois ben q'ça n'finira
» Que lorsque je s'rai *flambée.* » (*bis.*)

Air : *C'est ce qui me désole.*

Par le tyran Antiochus
Elle apprend q'les Juifs sont vaincus :
C'est ce qui la désole. (*bis.*)
Puis q'son cadet a pour objet
La fill' de c'roi mauvais sujet :
C'n'est pas c'qui la console. (*bis.*)

Air *du Vaudeville de madame Scarron.*

L'conseil de guerre s'assemble ;
Mam' *Saumené* vat' au fait ;

L'président dit : « Q'vous en semble? »
Les aut's opin't du bonnet.
Et l'résultat de l'affaire,
C'est q', comm' par un fait exprès,
Tout le conseil de guerre
Est d'avis d'fair' la paix.

Air : *Suzon sortait de son village.*

Deux Machabé's, qu'dépêch' leux frère,
Partent pour proposer c't accord;
Et, pendant ce temps-là, leux mère
Voit apparaît' son mari mort.
Quoiq' femm' d'honneur,
Elle a grand' peur
De cet époux qu'ell' n'attendait plus guère,
Et surtout quand
Ce revenant
Ne lui promet q' du tourment tant et tant!
Chez nous, si maint' veuve jolie
D'vait y r'trouver l'défunt vivant,
Nos dam's n'iraient pas voir souvent
C'te *frantasmagorie.* (*bis.*)

Air : *Vous qui portez les corn' en tête*,
ou *L'on m'a dit qu'au Rocher d'Cancale.*

Mais v'là la s'conde aq' qui commence :
Savez-vous c' qu'ont fait ces païens?
Ah! les chiens!
Ils ont, avant de s'mettre en danse,
D'rag' transportés,
Tué les députés.
Judéas leux dit : « Patience!
» Vous m'paîrez ça, mes amis
» Les enn'mis. »

Air *du vaudeville des Filles à marier.*

Ils reçoivent leux graisse
D'un' solide façon ;
Et mêm' leux bell' princesse
Est pris' comme un goujon.
Pour Mizaël queu' joie!
J'n'entends q'ces mots si doux,
Q'chacun d'eux se renvoie :
«Quoi! c'estell',quoi! c'estlui, quoi! c'est nous!» *bis.*

Air : *Ça fait, ça fait toujours plaisir.*

A madam' *Saumonée*
L'on conduit ce bijou.

La p'tite infortunée
D'vient soudain son chouchou.
D'l'amant qui sait nous plaire,
Loin d'nous s'il doit s'tenir,
Avec madam' sa mère
Pouvoir s'entretenir,
Ça fait, ça fait toujours plaisir. (*bis.*)

Air : *Ah! monseigneur, ah! monseigneur.*

V'là qu'un nouveau courrier d'malheur
Vient j'ter tout l'mond' dans la douleur :
« On a fait prisonniers, hélas!
» L'p'tit Mizaël, l'grand Judéas;
» Et chez ces traîtr', effet connu,
» C'est sitôt pris, sitôt pendu. »

Même air.

Pourtant j'vois un ambassadeur;
Écoutons d'abord sa grandeur :
« Pour sa fill' mon maît' vous rendra
» Un de vos fils, l'aut' y pass'ra;
» Ainsi, madame, ayez du cœur,
» Et jouez-les à l'as de cœur. »

Air : *Pauvre petit, il est transi.*

Dans un' terrine on met leux noms;
Et la mèr', cherchant à tâtons,

Se dit : « Quell' peine affreuse !
« J'ai la main malheureuse...
« Au p'tit bonheur.... allons, je prends...
« C'est Mizaël !... mais l'autre est d'dans....
« Hélas, hélas ! j'suis à la fois heureuse et malheureuse,
« Oui, bien heureuse,
« Bien malheureuse ! »

Air *de la Catacoua.*

Pendant c'temps-là l'roi d'la Syrie
D'un séducteur veut s'donner l'air :
« Mizaël, t'aim' ma fill' chérie,
« Adore aussi l'dieu Jupiter. »
— « Pas d'ça, cher pèr' ; je s'rais d'la sorte
« Un vrai pied-plat,
« Un renégat.
« Queq' soit mon feu,
« Je jou' d'franc jeu ;
« A la d'moiselle à c'prix-là j'dis adieu ;
« Et j'veux ben que l'diable m'emporte
« Si jamais je r'nonce au bon Dieu. »

Air : *Vive une femme de tête.*

Or, monsieur d'*Héliodore*
D'son ambassade revient.
Mizaël sait qu'il adore
Cell' pour qui lui-même en tient ;

Et ce jeune homm' qu'est un ange,
Mais que croit fou le païen,
Lui propose un noble échange
Du cou d'son frèr' cont' le sien :
« Tu peux, sans te compromettre,
« Dir' que l'sort me condamna.
— « Allons, je veux ben t'promettre
« De t'fair' ce p'tit plaisir-là. »
Il annonce en conséquence
Q'c'est l'aîné qui doit partir;
Du cadet c'est la sentence :
Il *va t'être fait mourir.*
Le peuple accourt à la ronde
Pour voir un spectac' si doux.
Que d'femm' je vois parmi c'monde!
Vraiment c'est tout comm' chez nous.
Tout d'même aussi ça s'achève,
Et jusqu'au bout c'est d'accord,
Sinon q'sus la plac' de Grêve
On n'applaudit pas encor. (*ter.*)

Air : *A Vénus disait Junon.*

Judéas revient chez lui,
Ousqu'on l'prend pour un fantôme.
Sa mèr' dit : « V'là z'aujourd'hui
« D'mes surpris' le second tome.

— « N'est-c' pas moi qu'on attendait,
Dit l'enfant. — « Du tout, mon homme,
» C' n'était pas toi, mais Cadet :
» Tu vois qu'il y a du déchet. »

Air : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

» Merci, dit l'pauv' garçon, mais quel trait d'grandeur d'âme !
» Ah ! si jamais là-d'sus on broche un mélodrame,
» Je prétends qu'on l'appell' : *La vertu, sans effort,*
» *Par tendress' fraternelle escamotant la mort.*»

Air *du vaudeville des Habitans des Landes.*

Mais l'enn'mi qu'ce succès flatte,
Dans la ville est introduit.
Faut voir les deux armé's s'batte
Dans un grand combat z'à huit. (*bis.*)
C'est la païenn' qui l'emporte ;
Voilà les Juifs expirans,
Et la nation qu'est morte,
Au nomb' de vingt figurans...
Ah ! quoiq' ça, (*bis.*)
Tous les Juifs ne sont pas là. (*bis.*)

Air : *Vous, aimables fillettes.*

» C'est toi que j'apostrophe ;
» Tu sauras, dit l'tyran,

« De quel bois je me chauffe. »
Mais mam' *Saumoné* r'prend :
« Fais des fagots, mon homme,
« Nous somm's ici pour ça;
« Et qu'on me brûle comme (*bis.*)
« *La Veuv' de Malaga* (1). » (*bis.*)

Air : *Lison dormait dans un bocage.*

Mais, s'lon l'usag', pour qu' l'innocence
Triomph' du crime au dénoûment,
L'machiniste et la Providence
Sont à leux poste également.
Près de c't'ascension qui commence,
Mam' Saqui n'est que d' la Saint-Jean;
V'là les sept fils, les voyez-vous?
Puis leux mèr', montant en cadence,
Et l' curé juif, son cher époux,
Qui s'donn't dans le Ciel un rendez-vous.

Air : *Ah! qu'il est doux de vendanger!*

C'tableau d'famill' là vaut, selon
Moi, tous ceux du Salon.

* On excusera Jérôme, qui n'est ni savant géographe, ni profond en histoire. (*Note de l'éditeur.*)

D'chacun ce ciel que j'applaudis
Ne reçoit q' des louanges;
Et, jusqu'au paradis,
Tout' la salle est aux anges.

Air : *Je suis sur le pont d'Avignon*,
ou *de la Gamme montante et descendante.*

Mais la toil' tombe, c'est damnant!
Et, quoiq' ça, j'm'en vais, fredonnant:

Air : *Grâce à la mode.*

Grâce à la Bible,
Nos spectac' nombreux
Avec les Hébreux
Gagn't l'impossible;
Et les Juifs sont nos
Nouveaux z'héros.

Grâce à la Bib'e,
Daniel est r'marqué,
Et même claqué
D'un' forc' terrible.
Les bêt' sont pour lui :
Ah ! quel appui !

Grâce à la Bib'e,
Suzann', dans son bain,

Se montre aussi ben
Qu'il est possible.
On y court chaq' soir :
On veut tout voir.

Grâce à la Bible,
Abraham nous fait
Ailleurs voir le trait
D'un pér' sensible,
Et prêche un sermon
Qu'est un peu long.

Grâce à la Bible,
D'Balaam, j'vois çà,
L'âne aussi joûra :
Rien d' si possible.
On crira z'en chœur :
L'auteur, l'auteur !

M. Ourry.

LA FILLE SURPRISE.

Air : *Oui, les garçons de ce pays.*
(Des deux Précepteurs.)

PAR pitié ne vous fâchez pas,
Je vais tout vous dire, ma mère :
Tout à l'heure est venu Lycas,
(Par pitié ne vous fâchez pas)
Et puis... Et puis...
Vous allez vous mettre en colère.
Et puis, Et puis...
Je ne sais plus où j'en suis.

Il m'a demandé de causer,
Vous m'avez dit d'être polie;
Je n'ai pas pu le refuser,
Puisqu'il ne voulait que causer.
Et puis... Et puis...
Il m'a dit que j'étais jolie,
Et puis, et puis...
Je ne sais plus où j'en suis.

Il m'a demandé le ruban
Que je portais à ma ceinture;
Je ne l'ai point donné, maman :
Pourtant il m'a pris le ruban,
Et puis... Et puis...
Il n'a pris que lui, je vous jure,
Et puis, et puis...
Je ne sais plus où j'en suis.

Lycas alors m'a demandé
Un baiser, mais d'un air si tendre !
Pourtant je n'ai pas accordé
Le baiser qu'il m'a demandé :
Et puis... Et puis...
Il a fallu le laisser prendre,
Et puis, et puis...
Je ne sais plus où j'en suis.

Alors, maman, on a frappé :
C'était vous; et Lycas, peut-être,
Ne vous aurait pas échappé,
Maman, si vous n'aviez frappé ;
Et puis... Et puis...
Il est sorti par la fenêtre ;
Et puis, et puis...
Je ne sais plus où j'en suis.

ÉLOGE DE PARIS,

PAR JEAN BLAIZOT, D'AUXERRE.

Air : *Vous reviendrez voir la Fermière.*

J'ENTENDAIS vanter Paris,
J'dis : faut voir c'te vill' souveraine ;
Aussitôt le coche est pris,
Et soudain j'vôgue sur la Seine.
En sortant du grand bateau,
V'là-t-i pas que j' tomb' dans l'eau ;
J'en fus malad' presqu'au tombeau...
Dans un' vill' comm' la vôtre,
Un malheur ne va pas sans l'autre.

C't accident me r'tint chez moi.
On vint me parler des montagnes :
« C'est, m' dit-on, l' plaisir d'un roi,
» Celui d'Paris et des campagnes. »

Pour m'y rend' je n'fais qu'un pas,
Déjà j'roul' du haut en bas :
Mais l' char culbute et m' casse un bras....

Dans un' vill', etc.

Quand mes maux furent guéris,
Au Palais Royal on me mène ;
Dans ma poche on flair' mes louis,
Et vite au cent treize on m'entraîne ;
J'perds... Mais, pour m' consoler d'çà,
J' vois fillett' qu'a l'air bon' là :
J'parviens à plaire, et je gagne... Ah!

Dans un' vill', etc.

L'malheur m'en voulait toujours,
Il me pousse à prendre une femme ;
Ça fut bien pendant queuqu' jours,
J'étais très-content de madame ;
Mais, hélas! au bout d' queuqu' temps,
Ma femm' me montre les dents ;
Et certain soir je la surprends...

Dans un' vill', etc.

Pleurant le jour et la nuit,
Après une telle incartade,
Soit chagrin, honte ou dépit,
Ma femme fut six mois malade ;

Tant enfin qu'à chaqu' soupir
Je croyais la voir finir.
Pourtant l'bon Dieu la fit r'venir...
Dans un' vill' comm' la vôtre
Un malheur ne va pas sans l'autre.

Pour copie conforme,
M. Combe jeune.

CHANSON BACHIQUE.

Air : *Allez, allez, oui, oui je vous l'conseille.*
(de la *Fête du village voisin.*)

Mes chers amis, pour jouir de la vie,
Le verre en main bravons la faux du temps,
Et pour Momus prodiguant notre encens,
Que sa marotte nous rallie.
Joyeux troubadours,
Répétons toujours :
Non, non, non, non, non, point de mélancolie,
Oui le vrai bonheur
Est au son flatteur
De tous les pan pan, les pan pan de nos bouchons,
De tous les glougloux, les glougloux de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

Dans un concert, qu'une voix magnifique
Par ses accens ravisse l'auditeur,
Et qu'un Lafont sur son luth enchanteur
Promène son archet magique.
A tous ces grands airs,
Ces brillans concerts,
Ces fron fron fron fron fron fron de la musique,
Je préfère encor
Le joyeux accord
De tous les pan pan, les pan pan de nos bouchons,
De tous les glougloux, les glougloux de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

Un vieux soldat, à la gloire fidèle,
De son pays protégeant les remparts,
Si Mars chez lui porte ses étendards,
S'anime d'une ardeur nouvelle;
Il n'est jamais sourd
Lorsque du tambour
Le plan rlan tan plan rlan tan plan le rappelle.
Mais sous l'olivier
Ce vaillant guerrier
Revient aux pan pan, aux pan pan de nos bouchons,
Au bruit des glougloux, des glougloux de nos flacons,
Au bruit des lanla, des lanla de nos chansons.

Quand votre ami, par un retour sincère,
Dans un repas veut réparer ses torts,
Pour le haïr, en vain doublant d'efforts,
Vous lui montrez un front sévère ;
Si d'un verre plein
Sa tremblante main,
Tin tin tin tin tin, vient choquer votre verre,
La haine s'enfuit
Et cède au doux bruit
De tous les pan pan, les pan pan de nos bouchons,
De tous les glougloux, les glougloux de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

Pour obtenir d'une jeune fillette
L'aveu charmant que retient la pudeur,
Joyeux lurons cherchons avec ardeur
A trinquer avec la pauvrette :
Si le jus divin
Pénètre son sein,
Zon zon zon zon zon, elle n'est plus muette,
Et le tendre aveu
Part avec le feu
De tous les pan pan, les pan pan de nos bouchons,
De tous les glougloux, les glougloux de nos flacons,
De tous les lanla, les lanla de nos chansons.

A mon convoi, (puisqu'il faut que je meure),
Pour cierge, amis, que l'on porte un flacon;
Qu'un vieux tonneau de Beaune ou de Mâcon
Fasse ma dernière demeure;
Qu'au temple divin
Les verres de vin,
Din din din din din, du convoi sonnent l'heure;
Et plein du doux jus,
Chantez l'*oremus*
Au bruit des pan pan, des pan pan de nos bouchons,
Au bruit des glougloux, des glougloux de nos flacons,
Au bruit des lanla, des lanla de nos chansons.

M. N. M. Claye.

BRENNUS *,

OU

LA VIGNE PLANTÉE EN GAULE.

Brennus disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne.
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Privés de son jus tout puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux, que le pampre naissant
Serve à couronner la victoire.

Grâce à la vigne, etc.

* La musique de cette chanson, par M. Wilhem, avec accompagnement de piano, se trouve chez Jouve, marchand de musique, au Palais-Royal.

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.
Dans son nectar, plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.

Grâce à la vigne, etc.

Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins, et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du Monde.

Grâce à la vigne, etc.

Femmes, nos maîtres absolus,
Vous, qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus
Versé par vous sur nos blessures.

Grâce à la vigne, etc.

Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre à défaut d'autres armes.

Grâce à la vigne, etc.

Bacchus, d'embellir ses destins,
Un peuple hospitalier te prie.
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.

Grâce à la vigne, etc.

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance,
Plante la vigne; et les Gaulois joyeux,
Dans l'avenir ont vu la France.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

M. de Béranger.

MON DESSERT.

Air *du vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Chez l'Anglais, peuple carnivore,
Je dînerais mal, entre nous :
Comme à dix ans, les fruits encore
Sont pour moi les mets les plus doux;

Et, bien que le premier des hommes
Ait trop cher payé son écot,
Je suis ravi, quand j'ai deux pommes
Avec un petit abricot.

Pendant un an, grâce à ma femme,
De ces fruits j'ai pu me nourrir :
Depuis ce temps, la pauvre dame
N'en a plus qu'un seul à m'offrir.
Je conviens qu'il est délectable :
Mais quand c'est l'amour qui nous sert,
L'appétit veut voir sur la table
Le nombre trois pour son dessert.

En secret, je vous le confie...
J'ai su découvrir, à Paphos,
Un arbre jeune, plein de vie,
Et chargé des fruits les plus beaux.
Arbre divin! dès ton enfance
Tu fus par Vénus adopté,
Et tes fruits croissaient en silence
Sous les yeux de la volupté.

J'allais mettre tout au pillage...
Mais Lise résistait encor :
Zéphir, écartant le feuillage,
Met à nu son triple trésor.

Sous le fin duvet qui le couvre,
Il montre, aux regards de l'Amour,
Abricot mignon qui s'entr'ouvre,
Et plus haut, deux pommes d'amour.

De ces deux pommes, dit la belle,
Vous pouvez, monsieur, disposer...
Mais sur l'autre fruit, la cruelle
Ne me permet de rien oser.
Amant pressé, gourmand robuste
Rarement entendent raison ;
Je l agite... et le faible arbuste
Tombe avec moi sur le gazon.

J'avais grand faim... Lise tremblante
Me livre ses fruits savoureux ;
Mais ma gourmandise prudente
Prévint un transport dangereux.
Quand une maîtresse chérie
D'un tel repas risque les frais,
Cupidon lui-même nous crie :
Du moins, sauve-la des regrets!

M. Félix.

LE MARCHAND

DE KALÉÏDOSCOPES.

Air : *C'est le gros Thomas.*

Accourez vers moi,
Et donnez-moi votre pratique;
Belles, j'ai de quoi
Vous assortir dans ma boutique.
Voilà ces instrumens
Que l'on trouve charmans.
« Moi, j'en ai de toutes les formes,
» De grands, de petits et d'énormes;
» Mesdames, entre nous,
» Comment les voulez-vous ? » *

C'est un succès fou
Qu'obtient le kaléïdoscope :
Ce joli bijou
A déjà fait son tour d'Europe.

* Imitation des *Cœurs* de Boufflers.

Il a, même au Marais,
Tué les bilboquets.
Le diable n'est plus qu'une bête;
Et, près de lui, *le casse-tête*
Passe, tout d'une voix,
Pour un vilain *chinois*.

Le Grand Turc, soumis
Au pouvoir du joujou des dames,
Lui-même l'a mis
Dans les mains de ses neuf cents femmes;
Il charme leurs désirs,
Fait leurs menus plaisirs :
En vain ces eunuques profanes
En sont jaloux, près des sultanes;
Car il a des appas :
Ces messieurs n'en ont pas.

Belles, vous pourrez
Juger mes kaléïdoscopes;
Les voilà tirés
De ces trompeuses enveloppes.
En voici de dorés,
En voici de moirés.
Si la prudence est votre guide,
Prenez-en chacune un solide;
Ici la fermeté
Passe avant la beauté.

Mais voyez un peu,
Mesdames, tous leurs avantages,
A ce joli jeu
Vous accorderez vos suffrages :
Un petit coup de main
Va, jusques à demain,
Sous vos yeux, charmante Glycère,
Placer tout ce qui peut vous plaire;
Et, tant qu'il vous plaira,
Ça recommencera.

Allons, achetez,
Ceux-là ne sont pas de rencontre;
De tous les côtés
Je sais fort bien qu'on vous en montre.
Pour deux sous, un moment,
On voit cet instrument.
Mais, à ses attraits plus fidelles,
J'entends dire à toutes nos belles :
« Il faut au moins, je croi,
» En avoir un à soi. »

M. Ourry.

MONSIEUR PRUDHOMME.

Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Pour voir la lumière,
Prudhomme cria
De telle manière
Qu'il s'estropia.
Ensuite, à dix ans,
Son père le met au collége;
Là, des sots pédans
La troupe brutale l'assiége :
De regret, Prudhomme
Pleure à chaque instant;
Voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

A vingt ans, son père,
Honnête rentier,
D'un gros numéraire
Le laisse héritier.

N'étant pas majeur,
Son oncle, pour suivre l'usage,
Devient son tuteur,
Et lui mange son héritage.
De bon cœur Prudhomme
Maudit le parent.
Voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

D'un coup aussi rude,
Qui le consola ?
Ce fut une prude,
Que rien n'égala.
D'un cœur vertueux
Il se croyait déjà le maître :
Mais un trait affreux
La lui fit un peu mieux connaître.
Chez Droguin, Prudhomme
Fut, la détestant.
Voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Devenu plus sage
Et moins amoureux,
D'un beau mariage
Il forme les nœuds.

Las! pour son malheur,
Il va chez lui certain compère,
Qui lui fait l'honneur
De le rendre tous les ans père.
Tristement, Prudhomme
Se voit... l'on m'entend.
Voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Dans le mariage
Heureux à demi,
Le chagrin l'engage
A faire un ami;
Dans ce temps, il fait
Au loin toucher certaine somme;
L'ami, qui le sait,
Le guette, le vole et l'assomme.
Le pauvre Prudhomme
Revient en pestant.
Voilà commme
L'homme
N'est jamais content.

D'un ingrat qu'il aime
Maudissant le tour,
Chez lui, triste et blême,
Il est de retour.

Mais, Dieu! quelle horreur!
(A vous la raconter j'hésite :)
Avec le voleur
Son épouse avait pris la fuite.
De chagrin, Prudhomme
Pose un clou... se pend.
Voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

M. Ch. Hubert.

MON GOUT POUR LES SOUBRETTES

ET

SURTOUT POUR LE CÉLIBAT.

Air: *Vaudeville des Habitans des Landes.*

Que de moi chacun médise,
Je n'en tiendrai pas moins bon;
Liberté, c'est ma devise:
Car, pour être du bon ton,
Il faut que l'on s'interdise
L'amour de plus d'un tendron.
Mais, moi, je veux à ma guise,
Choisir Fanchette ou Marton.
Flon, flon, flon, (*bis.*)
Morbleu! n'ai-je pas raison?

Qu'une coquette à la mode,
Vous caressant le menton,
De votre argent s'accommode
Pour l'aller perdre au boston:

Ce commerce est fort commode
Pour plus d'un adroit fripon.
Mais moi, d'une autre méthode
Je m'arrange sans façon.
    Flon, flon, flon, (*bis.*)
Morbleu! n'ai-je pas raison?

Si pour vous l'hymen propice
Vient allumer son brandon,
Si quelque belle à caprice
Vient gérer votre maison,
Je vous le dis, sans malice,
Mieux vaudrait voir le démon;
Mais ma soubrette novice
N'aura jamais ce renom.
    Flon, flon, flon, (*bis.*)
Morbleu! n'ai-je pas raison?

Un époux du voisinage
Fut gratifié, dit-on,
Après six mois de ménage,
D'un joli petit poupon.
En pouvait-il davantage?
Je ne vous dirai pas non:
Mais je tiens, qu'il est plus sage
De rester toujours garçon.
    Flon, flon, flon, (*bis.*)
Morbleu! n'ai-je pas raison?

M. R.***

MES ADIEUX A PARIS.

Air d'une walse nouvelle.

Adieu Paris,
Adieu sexe adorable ;
Des jeux, des ris,
Adieu séjour aimable,
Lieux où Cypris
A mes vœux favorable,
Sans m'en punir,
M'enivra de plaisir.

Cédant au goût d'un frivole voyage,
Si je vous quitte, objets délicieux,
Je redirai, sur un autre rivage,
De quel éclat vous brillez à mes yeux.
De ce palais, qu'en tout pays l'on vante,
Je tracerai le fidèle tableau :
Luxe des arts, lieux dont l'aspect m'enchante,
Nymphes, jardins qu'ornent mille jets d'eau.

Adieu Paris, etc.

Beau Tivoli, tes bosquets, ton ombrage,
Tes jeux divers et tes feux enchanteurs,
Courses en char que le plaisir partage,
Je vous peindrai des plus vives couleurs :
Brillans concerts, danses toujours nouvelles,
Où Cupidon vient épuiser ses traits;
Vous fléchissez même les plus rebelles,
Et tous les cœurs, par vous, sont satisfaits.

Adieu Paris, etc.

Temple peuplé de beautés et de grâces,
Où Terpsichore, Euterpe ont leur séjour,
Quelle magie à mes yeux tu retraces!
Tout, dans ton sein, n'inspire que l'amour :
Zéphir, de fleurs caressant les plus belles,
Voltige au son des accords les plus doux;
Son inconstance a pour cause ses aîles;
Flore les voit, mais d'un œil peu jaloux.

Adieu Paris, etc.

Si de la mode observateur fidèle,
Vers toi, Coblentz, je dirige mes pas,
Là, des amans, jouant de la prunelle,
De leurs Phrynés contemplent les appas;

Témoin des feux qui dévorent leurs âmes,
Sans le vouloir, j'observe leurs amours :
Mais aussitôt, pour éteindre leurs flammes,
De Tortoni l'art vient à leur secours...

Adieu Paris, etc.

Qu'un peu d'ennui vienne attrister mon être,
Sur un coursier aussitôt élancé,
Je te parcours, bois, rendez-vous champêtre,
Où du bon ton le cortége est placé.
Plus d'un jaloux y vient pour se distraire ;
Maint Céladon y rêve à son tourment;
L'hymen, parfois, y cherche le mystère,
La volupté, plus d'un gîte charmant.

Adieu Paris,
Adieu sexe adorable ;
Des jeux, des ris,
Adieu séjour aimable ;
Lieux où Cypris,
A mes vœux favorable,
Sans m'en punir,
M'enivra de plaisir.

M. R.***

FAUT QU' CHACUN FASS' SON MÉTIER.

Air *du Vaudeville final de Jean qui pleure et Jean qui rit.*

Le grand régent du Parnasse,
Ferme appui de la raison,
Dit à maint rimeur tenace :
« Corbleu, sois plutôt maçon
« Que courtisan d'Apollon. »
Sa leçon courut la ville,
Mais comme on peut l'oublier,
Je la mets en Vaudeville...
Faut qu'chacun fass' son métier.

Quittant, pour le feu lyrique,
Les plus utiles fourneaux,
Damon, dans son vol comique,
S'élève, au nombre de nos
Petits auteurs de tréteaux.
Le parterre qui s'en gausse,
Lui dit : « petit cuisinier,
« Retournez à votre sauce ;
« Faut qu'chacun fass' son métier. »

Livrant la guerre au libraire
Qui vend *Voltaire* et *Rousseau*,
Un capucin monte en chaire,
Et saintement crie : *harò*
Contre ce forfait nouveau.
Tandis qu'il sue et déclame,
Chaque auteur, pour s'égayer,
Lui décoche une épigramme;
Faut qu'chacun fass' son métier.

Dans les ombres du mystère,
Voyez-vous ce pauvre Hymen,
Qui, dans les bras de Glycère,
S'endort, en un tour de main,
Du soir jusqu'au lendemain.
Bientôt la Belle sommeille;
Mais l'Amour, fin braconnier,
Par un baiser la réveille;
Faut qu'chacun fass' son métier.

Vous Messieurs *Lajobardières*,
Qui, malgré le poids des ans
Traînant vos vieilles rapières,
Voulez commander les rangs
De soldats braves et francs.

Autour des fils d'Henri-Quatre
Faites place à maint guerrier
Qui sache au besoin se battre;
Faut qu'chacun fass' son métier.

Et toi, beauté jeune et fière
Qu'on rencontre à chaque pas
Portant le frac militaire,
Et du haut jusques en bas
Compromettant tes appas,
Reprends ta robe légère,
Quitte cet aïr cavalier:
Car, pour repeupler la terre,
Faut qu'chacun fass' son métier.

Un romancier *hydraulique*,
L'épouvantail des neufs sœurs,
Dans sa verve léthargique,
Chantant les cyprès, les fleurs,
Aurait fait couler vos pleurs.
Mais un chantre de Grégoire,
Mais un joyeux chansonnier,
Doit vous faire rire et boire;
Faut qu'chacun fass' son métier.

M. Casimir-Ménestrier.

LE TEMPÉRAMENT.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

A quoi sert d'apprendre sans cesse
Et de pâlir sur les auteurs?
L'esprit donne-t-il la richesse,
Et le savoir les grands honneurs?
Non; sans intelligence aucune,
Dans le beau-monde, assez souvent,
On a tout pour faire fortune,
Si l'on a du tempérament.

Mon époux, dit tout bas Justine,
Est complaisant, aimable et doux;
Il n'est jamais d'humeur chagrine,
Et ne se montre point jaloux.
Il est discret par caractère,
Délicat, sensible et galant.
Enfin il a tout pour me plaire...
Excepté du tempérament.

Le lourd Mondor dans l'opulence
Traîne des jours bien ennuyeux,
Lorsque Tircis dans l'indigence
Les trouve tous délicieux.
Cela s'explique sans mystère:
On n'a pas tout pour de l'argent.
Tircis est pauvre locataire,
Mais il a du tempérament.

Cidalise, adroite coquette,
Fait grand étalage à Paris;
Sans argent comptant, elle achète
Meubles galans, bijoux de prix;
Et pour un nouveau cachemire,
A Dorval, qui n'est pas marchand,
Elle offre en à-compte un sourire,
Et solde par tempérament.

Joyeux partisans de la table,
Qui, sous la treille de Bacchus,
Désirez, avec femme aimable,
Servir les autels de Vénus,
Savourez le jus de Silène,
Mais faites-le modérément;
Un peu de vin met en haleine,
Le trop nuit au tempérament.

M. A. Desprez.

DISSIMULONS.

Air : *Çà n'se peut pas.*

En vain contre les mélodrames
J'entends décocher tous les jours
Des quolibets, force épigrammes,
Voire même des calembourgs.
Mes chers amis, quoi qu'on en dise,
Je les préfère à maints flons-flons;
Aussi j'ai choisi pour devise :
Dissimulons. (*bis.*)

Le vieux Lucas épouse Estelle;
Six mois après cet hymen-là,
Grâce aux soins d'un *ami* fidèle,
La friponne le rend papa.
J'ai pris jadis, d'un mien compère,
La place, dit Lucas; allons,
C'est enfin mon tour, je suis *père* :
Dissimulons. (*bis.*)

« C'est *Lavateur* que l'on me nomme :
« On me connait au régiment ;
« A deux cents pas je tue un homme,
« Je suis un *Saint-Georges* vraiment ;
« Pourtant si quelqu'un m'injurie,
« Sùr de voir bientôt ses talons,
« La *Clémence* toujours me crie :
Dissimulons. (*bis.*)

D'une actrice jeune et jolie
Un vieux Milord était épris ;
Pour faire excuser sa folie
Il offrit un bijou de prix ;
« Je devrais faire la cruelle,
« Dit-elle, avec ces vieux barbons,
« Mais la parure est assez belle ;
« Dissimulons. » (*bis.*)

Gloire à la cuisine savante
De notre *père nourricier* !
De Paris à Rome on la vante,
Honneur surtout à son cellier !
Pour tous deux ma tendresse est vive...
Mais j'entends, je crois, les garçons...
C'est la *carte* qui nous arrive :
Dissimulons. (*bis.*)

M. Martin.

LA BONNE VIEILLE *.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez et je ne serai plus!
Pour moi, le temps semble, dans sa vîtesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi, mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons. (*bis.*)

Lorsque les yeux chercheront sur vos rides
Les traits charmans qui m'auront inspiré,
De doux récits les jeunes gens avides
Diront : quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse et même les soupçons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons. (*bis.*)

* Cette romance a été mise en musique par M. Wilhem et par M. Anson. La première se vend chez Jouve, marchand de musique, au Palais-Royal; l'autre, chez Meissonnier, rue Montmartre, n° 182.

On vous dira : savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil, vous répondrez : jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons. (*bis.*)

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance,
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible,
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons. (*bis.*)

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait quand votre main débile
Chaque printemps suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible,
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

M. DE BÉRANGER.

L'ARITHMÉTICIEN.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

D'une femme j'ai fait l'emplette,
Depuis cinq ans et quelques jours.
Je la croyais vraiment parfaite,
A l'époque de mes amours.
Lorsque je lui rendis les armes,
Je recherchais l'occasion
De vanter ses vertus, ses charmes, } *bis.*
Et d'en former l'*addition*.

Un mois après mon mariage,
Ma moitié changea tout-à-coup.
Elle accueillit plus d'un hommage,
Mes rivaux furent de son goût.
Ah, pour moi quelle triste épreuve!
Ce qu'elle m'inspirait, garçon,
Maintenant, et j'en ai *la preuve*, } *bis.*
Mérite une *soustraction*.

Je prenais une jeune fille
Afin d'avoir quelques enfans;
Mais, où finira ma famille?...
J'en ai souvent deux tous les ans.
On devine combien m'afflige
La conduite de ce démon.
Livre-toi moins, en vain lui dis-je, } *bis.*
A la *multiplication*.

Dans des couplets de circonstance,
Le jour de ma noce, au banquet,
Suivant l'usage, on dit d'avance
Que mon bonheur serait parfait.
Chansonniers, fort mauvais prophètes,
Venez un peu dans ma maison :
Vous verrez, messieurs les poëtes, } *bis.*
Une belle *division*.

M. de Tangris.

LES DIEUX A PARIS.

Air : *J'ai rêvé que deux militaires.* (Chemin de Fontainebleau.)

De l'Olympe étant mis en fuite
Ses Dieux, dit-on, ces jours derniers,
Ont voulu choisir au plus vite
Et professions et métiers.
Jupiter, qui lançait la foudre,
Est un artificier fameux ;
Et Junon débite une poudre *
Pour les accouchemens heureux.

Plutus est gros agent de change,
Flore aujourd'hui vend maint bouquet ;
Pomone, le citron, l'orange,
Et Diane des chiens d'arrêt.
Hercule est un fort de la Halle,
Bacchus s'est mis cabaretier ;
Au milieu de la Capitale,
Castor est marchand chapelier.

* Junon ou Lucine préside à l'enfantement.

Mercure est habile chimiste,
Le vieux Caron est batelier;
Momus s'est fait vaudevilliste,
Neptune, pilote-côtier.
Possesseur d'une bonne table,
Parlant beaucoup, ne sachant rien,
Morphée (et le fait est croyable)
Est un académicien.

L'Amour, chez un apothicaire,
Vend des drogues matin et soir.
Dame Cérès est boulangère,
Et Vénus brille en un comptoir.
Pluton, ayant perdu sa place
De souverain aux sombres bords,
Suit un noir cortège à la trace,
Il est commissaire des morts.

Toujours morose et taciturne,
Le bon Vulcain est forgeron,
Et l'insatiable Saturne
Est un illustre amphitrion.
L'Hymen, sifflé par la Folie,
Assis sur le lit conjugal,
Est frappé d'une léthargie,
Et ne s'en porte pas plus mal.

Proserpine, reine des ombres,
Chaque soir est chez Séraphin.
Le grand Esculape, aux yeux sombres,
Des richards est le médecin.
Orphée, au ton mélancolique,
Vient, dans cette morte saison,
Bâiller, à l'Opéra Comique,
À la prose du *Chaperon*.

Minerve au rocher de Cancale
Préside à des festins joyeux;
Thétis vend, proche de la Halle,
Des huîtres, des poissons fameux.
Dans la grosse cavalerie
Pégase est un noble coursier;
Cerbère qui sans cesse crie,
D'un grand seigneur est le portier.

Les Grâces, toujours presque nues,
Sont danseuses à l'Opéra.
Iris est crieuse des rues;
Les Muses vendent des *ana*.
Une des Parques est lingère
Dans une boutique à Paris;
Tisiphone, Alecton, Mégère
Sont femmes de bien des maris!

Terme est un commis de barrière,
De nymphes Pan tient un sérail;
Silène aujourd'hui fait la bierre,
Zéphire vend maint éventail;
Destin tient une loterie;
Le vieil Atlas est crocheteur,
Et l'on dit qu'à la comédie
Eole veut être souffleur.

Long-temps l'implacable Bellone
Nous fit éprouver ses fureurs :
Mais Louis porte la couronne,
La paix nous offre ses douceurs.
Thémis a repris sa balance,
Sur le trône elle est à la cour;
Nous verrons désormais en France
Les Vertus fixer leur séjour.

M. C. Amédée de Bast.

ÉLOGE DES CHAPONS.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman!*

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

Exempts du tendre embarras
Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras
Ces bons citoyens du Maine!

Pour ma part, etc.

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage?

Pour ma part, etc.

Plusieurs, pour la forme, ont pris
Une compagne gentille :
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, etc.

Modérés dans leurs désirs,
Jamais ces gens que j'estime
N'ont, pour fruit de leurs plaisirs,
Les remords ou le régime.

Pour ma part, etc.

Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles.
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles !

Pour ma part, etc.

C'est mener un train d'enfer,
Quelqu'agrément qu'on y trouve.
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Et Dieu sait comme on le prouve !

Pour ma part, etc.

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage.
Faisons tous notre bonheur :
Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, etc.

Assez de monde concourt
A propager notre espèce.
Coupons, morbleu! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

M. DE BÉRANGER.

NOUS EN VOYONS DE CRUELLES.

Air : *L'Amour a gagné sa cause.*

De Momus, joyeux desservans,
Vous que ce dieu si bien inspire,
J'ai goûté vos refrains piquans,
Et l'exemple a su me séduire;
Mais, trop sévère, n'allez pas,
Épluchant mes chansons nouvelles,
Vous écrier : l'auteur, hélas!
Nous en fait voir de cruelles.

Mettant le moral de l'amour
Au nombre des choses futiles,
Lord Smith marche au but sans détour,
N'aime que les beautés faciles :
L'or est pour lui la clé des cœurs.
Mais, prend-il congé de ces belles?
Il dit, en payant leurs faveurs :
God-dam! j'en vois de cruelles.

Mondor, très-confiant mari
D'une femme jeune et coquette,
Tous les soirs, au café Zoppi,
Lit le Moniteur, la gazette :
Le cher homme est tout réjoui
De voir d'excellentes nouvelles;
Mais, s'il rentrait trop tôt chez lui,
Il en verrait de cruelles.

Mons Figeac, taquin et poltron,
Un beau jour, traite de corsaire
Un brave marin, un luron
Qui lui campe un soufflet sévère.
— Monsieur, parlez, nous sortirons...
— Point, monsu, jé fuis... les quérelles.
— Que pensez-vous de mes façons ?
— Sandis ! j'en vois dé cruelles.

Un Céladon bien langoureux,
Dont la Chloris fait la tigresse,
Dans son désespoir amoureux,
Du sexe accuse la sagesse ;
Mais quand nous parlons sentiment
A mesdames telles ou telles,
Mes chers amis, sans compliment,
En voyons-nous de cruelles ?

Victimes d'un système affreux
Fait pour éterniser la guerre,
Hélas! nos soldats valeureux
Ont de leur sang rougi la terre.
Quand la victoire, au champ d'honneur,
Quittait leurs phalanges fidèles,
On était sûr que le vainqueur
En avait vu de cruelles.

Narguant les arrêts du destin,
Et du plaisir suivant les traces,
Nous célébrons le dieu du vin,
Nous sommes favoris des Grâces;
Mais quand des Parques le trio,
Éloignant les ris et les belles,
Vient nous dire : partez presto,
Nous en voyons de cruelles.

M. F. A. Perrot.

LE CONSEIL DES SINGES,

FABLE EN COUPLETS.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Je ne garantis pas l'histoire
Que je vais ici vous conter,
Et s'il est honnête d'y croire,
Il est très permis d'en douter.
On nous assure qu'à Lutèce,
Un jour Jacot, singe savant,
Ayant rassemblé son espèce,
Prononça le discours suivant :

Assez long-temps, singes mes frères,
On a vu d'injustes rivaux,
Sans considérer nos manières,
Nous mettre au rang des animaux :
Examinez votre visage,
Voyez comme je suis bâti ;
Si Dieu fit l'homme à son image,
Sans doute, il nous y fit aussi.

Je puis prouver ce que j'avance,
Je puis le prouver par témoins :
Croyez-en mon expérience,
Vous êtes hommes, pour le moins.
Vous avez la tête velue,
Barbe au menton, regard malin,
La bouche ouverte et bien fendue,
Le geste prompt et le nez fin.

Nous sommes tous dispos, ingambes,
Nous avons deux pieds et deux mains,
Et nous marchons sur nos deux jambes
Tout aussi bien que les humains.
Les gens d'esprit ont le teint blême,
Ont le front chauve et dépouillé,
Et nous, ce qui revient au même,
Avons le derrière pelé.

Par une conduite exemplaire,
Sachons, frères, prouver aux gens,
Qu'avec la tête un peu légère,
Nous ne manquons pas de bon sens.
D'abord, à l'âme il faut qu'on pense,
C'est ici notre premier but,
Et sous peine de la potence,
Il faudra faire son salut.

Ordre à tous nos compatriotes
D'être en habit bien ajusté :
Nous ne mettrons point de culottes,
Pour plus grande commodité.
La queue à tous est nécessaire,
Mais, pour paraître du bon ton,
Au lieu de l'avoir au derrière,
Il faudra la mettre au chignon.

Pour ne point trotter sur la terre,
Comme les chiens et les chevaux,
Nous forcerons quelque confrère
A nous voiturer sur son dos.
Au lieu de manger la grenaille,
On se nourrira de fricot :
Nous engraisserons la volaille,
Et puis nous la mettrons au pot.

Il nous faudra maint virtuose,
Chargé de nous désennuyer ;
Nous leur couperons quelque chose,
Pour leur dérouiller le gosier.
Pour rendre la gaîté publique,
Nous aurons des ménétriers ;
Surtout, car j'aime la musique,
Beaucoup de singes chansonniers.

Nous aurons des singes de lettres,
Dont l'esprit nous endormira;
Nous en aurons de géomètres,
De chimistes, et cætera.
Nous aurons des singes comiques,
Pour faire rire et digérer;
Nous aurons des singes tragiques,
Payés pour nous faire pleurer.

Nous aurons une cour d'assise,
La chambre haute et le parquet;
Nous aurons des singes d'église,
Des singes portant le mousquet.
Avec nos humains camarades,
Comme il faut de l'égalité,
Pour avoir aussi nos malades,
Nous aurons une Faculté.

Je fais défense qu'on s'agriffe;
Au lieu d'aller, dans nos débats,
A coups de dents, à coups de griffe,
Nous étrangler comme des chats,
Sans plus tarder, il faut qu'on fasse
De bons outils à fin tranchant,
Pour nous égorger avec grâce,
Et nous découper proprement.

Quand un beau jour vous voudrez faire
Un petit à quelque guenon,
Vous vous rendrez chez le notaire
Pour lui conter votre raison.
Et de différer cette affaire
N'allez pas courir les hasards,
Car, je vous le déclare en frère,
Vous feriez des singes bâtards.

Ici, dans tous tant que nous sommes,
Je ne vois point de roturiers;
Vous me semblez tous gentilshommes,
Car vous avez quatre quartiers.
De vos façons peu délicates
Sachez pourtant vous corriger,
N'allez jamais à quatre pattes,
Et sous peine de déroger.

Jacot se tut, et l'audience
Approuva fort ce beau projet;
On résolut, en conséquence,
De faire ainsi qu'il le disait.
Mais de notre humaine existence
Après l'essai d'un jour ou deux,
Ils virent, par expérience,
Que vivre en singe valait mieux.

M. J. Boucher Deperthes.

LE CANAPÉ.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Damis, un jour, dit à Silvie,
En jouant sur un canapé :
Dans le commerce de la vie,
Chacun est trompeur ou trompé.
Que de soucis, parmi les roses,
Chez l'Amour viennent se mêler!
Ah! combien je saurais de choses,
Si ce meuble pouvait parler!

Aussitôt, une voix plaintive
S'échappe au travers d'un coussin :
Des deux amans l'âme craintive
Se croit à côté d'un lutin.
Que votre frayeur se rassure,
Leur dit l'invisible causeur ;
Vous saurez plus d'une aventure,
Et je ne suis pas un menteur.

Je venais à peine de naître,
Qu'un soir, au fond du magasin,
Dans mes bras je reçus mon maître,
Avec la fille d'un voisin.
Je mis beaucoup de complaisance
A seconder leur vive ardeur;
Mais je perdis mon innocence,
Et la belle perdit sa fleur.

Bientôt, par une commerçante
Je fus apperçu dans un coin;
La dame était belle et galante,
Elle m'avait jugé de loin.
On marchande, suivant l'usage,
Et je fus cédé pour cent francs;
Mais chaque jour sur moi, je gage,
Elle en gagna plus de deux cents.

Après avoir couru le monde,
Je passai chez un médecin;
Les belles venaient à la ronde
Interroger son art divin.
On arrivait d'un air maussade,
On se plaignait surtout du cœur;
Et les maux de la plus malade
Etaient guéris par le docteur.

J'ai vu, malgré les lois divines,
Les écarts de mainte beauté ;
J'ai vu des cousins, des cousines,
Se jouer de la parenté.
J'ai même vu l'oncle et la nièce
Me choisir pour leur rendez-vous;
J'ai vu des gens de toute espèce,
Mais je n'ai jamais vu d'époux.

Après ce galant bavardage,
Soudain parut un jeune enfant,
Qui, content de ce tour de page
Se nomme, et dit en s'envolant:
Sachez-moi gré, tendre Silvie,
De n'avoir pas trahi vos feux :
Ah ! vous m'avez trop bien servie
Pour que je dévoile vos jeux.

M. Albéric Deville.

ON NE VIT QU'UNE FOIS.

Air : *Eh! qu'est' qu' ça m' fait, à moi.*

Loin de moi, censeur morose,
Toujours prêt à découvrir
Le regret près du plaisir,
L'épine près de la rose.
J'aime mieux cette voix
Qui me dit : « quoiqu'on en glose,

» Aime, ris, chante et bois,
» Tu ne vivras qu'une fois. »

La morale en vain nous crie :
« Vivez de privation,
» Mourez de consomption,
» Vous aurez une autre vie. »
Je ne cède et ne crois
Qu'à ce cri de la folie :

» Aime, ris, etc.

Chaque hiver, qui de ses glaces
Venant attrister nos yeux,
Ote à l'amant quelques feux,
A la beauté quelques grâces,
Dit à l'homme : « prévois
» L'ennui qui suivra tes traces.

» Aime, ris, etc.

Contemplez cette pendule,
Dont l'aiguille, dans son cours,
Avançant toujours, toujours,
Jamais, jamais ne recule.
Son timbre est une voix
Qui vous dit : « point de scrupule :

» Aime, ris, etc.

Ce vieillard sur sa béquille,
Avec peine s'appuyant,
Et qui soupire en voyant
Passer une jeune fille,
D'un air encor grivois,
Semble dire à chaque drille :

» Aime, ris, etc.

Voyez-vous cet Esculape,
Dont le docte et vain secours
Doit du banquet de vos jours
Bientôt enlever la nappe ;
Il vous dit comme aux rois :
» Avant que je ne t'attrape,

» Aime, ris, etc.

Quand les foudres de la guerre,
A la voix de ces fléaux
Follement nommés héros,
Ont ravagé notre sphère,
Que disent tant d'exploits
A ce qui reste sur terre ?

« Aime, ris, etc.

Par une faveur insigne,
A l'homme, un dieu bienfaiteur
Accordant des sens, un cœur,
Une campagne, une vigne,
Lui disait bien, je crois :
« Mortel, voilà ta consigne :

» Aime, ris, etc.

Froid pédant, sache donc rire,
Garçon, hâte-toi d'aimer,
Fillette apprends à charmer;
Toi, secondant mon délire,
O mon luth! sous mes doigts,
Dis à tout ce qui respire :
« Aime, ris, chante et bois,
» Tu ne vivras qu'une fois. »

M. Désaugiers.

ASSEZ COMM' ÇA.

Air : *Ça n'se peut pas.*

De tout un peu, c'est ma devise,
Mais il faut de justes milieux :
Excès de sagesse est sottise,
Excès d'amour ne vaut pas mieux.
Lorsqu'enfant d'un joyeux délire,
Ma pauvre chanson paraîtra,
Graves censeurs, n'allez pas dire :
Assez comm' ça. (*bis.*)

Lindor épouse jeune fille,
Elle croit trouver le bonheur;
Lise est belle, Lise est gentille,
Et veut ouvrir son petit cœur.
Mais du mari la force expire
Au premier choc; il reste là.
Lise n'a pas la peine d'dire:
Assez comm' ça. (*bis.*)

Versac a femme fort jolie,
Tous ses voisins le savent bien;
La belle a fait mainte folie,
Sans que monsieur s'doute de rien.
A la fin pourtant il s'emporte:
Qui mal cherche, mal trouvera,
Dit-il, la mettant à la porte,
Assez comm' ça. (*bis.*)

O toi! que le plaisir tourmente,
Et qui recherches ses appas:
Sur le sein chéri d'une amante,
Crois-moi, ne te fatigue pas.
Deux ou trois fois prouve tes flammes,
Mais ensuite restes-en là;
On n'entend jamais dire aux femmes:
Assez comm' ça. (*bis.*)

M. E. de Saint-Véran.

LA CHUTE.

Air *du vaudeville d'Encore une folie.*

DANS le bois, fuyant la chaleur,
Lison se promenait seulette :
Le pied lui tourna par malheur,
Et glissa sur l'herbette ; (*bis.*)
La pauvre enfant se laissa cheoir,
Elle en fit presque la culbute,
Et son cotillon laissa voir...
Mon Dieu, la belle chute ! (*bis.*)

Aussitôt je courus exprès
Lui tendre une main secourable ;
Ce qu'on voyait était, de près,
Encor plus agréable. (*bis.*)
« Lison, Lison, lui dis-je alors,
» Vous n'auriez pas fait la culbute
» Si vous aviez les reins plus forts...
» Mais quelle belle chute ! » (*bis.*)

On sent bien que Lison était
Dans un trouble, un désordre extrême ;
Son cotillon était défait,
  Je le lui mis moi-même. (*bis.*)
Quoiqu'elle soit sur le gazon
Restée au plus une minute,
Je me souviendrai de Lison,
  Et de sa belle chute. (*bis.*)

SATIRE

CONTRE MON PETIT FRÈRE... JUMEAU.

Air à faire.

Même jour, même minute
Nous virent naître à la fois.
Avec lui, point de dispute,
Tant qu'il respecte mes droits.
Mais il me prouva, le traître !
Dès qu'il se vit *grandelet*,
Qu'à son tour il était maître,
Et moi très-humble valet.
  Je ne veux point médire ;
  Non ; mais, en vérité,
  Je ne saurais vous dire
  Tout ce qu'il m'a coûté ! } REFRAIN.

À treize ans, ce petit drôle,
Bravant l'infernal réchaud,
Me faisait jouer un rôle
Où je n'étais pas *manchot.*
Mon père, en homme implacable,
Fit celui de correcteur :
On m'étrilla... Le coupable
En fut quitte pour la peur.

Je ne veux point médire, etc.

A vingt ans, pour Colinette,
Le diable vint le tenter ;
Et la petite follette
Eut le tort de l'écouter.
Dégât, malheur, grand tapage !...
C'est à qui me vexera...
Je payai, suivant l'usage,
La nourrice... *et cætera.*

Je ne veux point médire, etc.

Près d'une pieuse femme
Mon gaillard se faufila.
Survint l'époux de la dame...
Quel soufflet je reçus là !

Cette affaire fut *suivie*,
Et je tombai, convaincu
Qu'on peut payer de sa vie
L'honneur de faire un c...

Je ne veux point médire, etc.

« Courez vite au ministère »
Me mande certain billet.
J'y volais... quand pour mon frère
Arrive un tendre poulet.
La fortune en vain m'appelle...
Le coquin me fait la loi!
Il a joui de sa belle;
Un autre a chippé l'emploi!

Je ne veux point médire, etc.

Monsieur se met en goguette,
Et sortant d'un bon dîner,
Il m'entraîne chez Laurette...
Moi, je veux le sermonner...
Vains efforts! et (je vous prie,
Notez l'observation),
Le malheureux, de sa vie,
N'usa de précaution!

Je ne veux point médire, etc.

Vivent l'amour et ses charmes !
Disent tous nos égrillards :
Et de tant de hauts-faits d'armes
Que reste-t-il aux vieillards ?
Mais, puisqu'ainsi va le monde,
Bannissons le ton chagrin ;
Et qu'en trinquant, à la ronde,
On répète mon refrain :
Je ne veux point médire :
Non ; mais, en vérité,
Je ne saurais vous dire
Tout ce qu'il m'a coûté !

M. Félix.

SOUVENIRS ET DOLÉANCES

D'UN VIEUX BOXEUR ANGLAIS,

Accommodés en style français..... ou z'à-peu-près.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Ah! pour moi queu tristes déboires!
Qu'est-i d'venu cet heureux temps
Où c'que j'cassions tant de mâchoires,
Où j'faisions tant sauter de dents?
Combien je regrette
Mes bras si nerveux,
Ma force d'athlète,
Mes poings vigoureux!

Que d'grand' chos' n'ai-j' pas opérées;
Que de nez par moi z'applatis,
Que d'z'yeux pochés, que d'côt' rentrées,
Que d'mentons pointus, arrondis!

Combien, etc.

Que d'meurtrissur' z'et d'déchirures,
Combien de boss' j'ons fait sus l'front,
Sus l'vent', sus l'dos, sus les figures,
A c'moment pour moi quel affront!

Combien, etc.

Des pieds, des poings, et sans lunettes,
Fallait voir comme j'm'escrimions;
A c't'heur' j'nons pus que d'zallumettes
Auprès des gros mollets qu'j'avions;

Combien, etc.

Au rest' tout ça c'est des bamboches,
J'n'ons jamais rien r'çu sus mon né,
Et stapendant z'en fait d'taloches
Ah! j'en ons diablement donné!

Combien, etc.

Hélas, qu'ma douleur est amère!
J'nons donc pus rien pour m'divertir
Que l'combat des bêt' z'où j'espère
Qu'on voit bien du monde venir.

Combien, etc.

Not' bonn' nation toujours honore
D'sa présence un spectac' si beau,
Et moi, j'croyons que j'y somm' t'encore
Drès que j'voyons le coq ou l'taureau :
    Combien je regrette
    Mes bras si nerveux,
    Ma force d'athlète,
    Mes poings vigoureux!

M. F. D. L. (d'Abbeville.)

LE ROI DES PAYS-BAS,

RÊVE EN SEPT COUPLETS.

Air *du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Cette nuit j'étais à Cythère :
Mes amis le rêve est charmant,
Et là, dans l'ombre du mystère,
De Vénus je devins l'amant.
En voyant mon tendre délire,
Elle me dit : « Viens dans mes bras;
» Partage avec moi mon empire,
» Sois le Roi de mes *Pays-Bas.*

Pour m'escorter, je vois un groupe
Formé des Grâces, des Amours;
Avec une pareille troupe
On peut espérer d'heureux jours.
Gaîment je me mets en voyage,
Et, parvenu dans mes états,
Le plaisir devient mon partage:
Il habite les *Pays-Bas*.

A mes désirs rien ne s'oppose,
De la fleur je vole au bouton;
Pour sceptre je porte une rose,
Le myrte couronne mon front;
Mon trône, il est sur la fougère;
Des ministres, je n'en ai pas :
Soi-même on fait tout à Cythère,
Quand on est Roi des *Pays-Bas*.

Porté sur l'aile du mensonge,
Je visite tous mes pays,
Et je suis partout, dans mon songe,
Entouré des jeux et des ris.
Mon palais, chacun le devine,
Pour l'amour est rempli d'appas;
Il est au fond d'une colline;
C'est l'ornement des *Pays-Bas*.

Ainsi que les Rois de la terre,
De commander j'ai tous les droits.
Se faire aimer et savoir plaire,
En peu de mots voilà mes lois.
L'amour ayant ma confiance,
Et la clef de tous mes états,
Pour la froideur, l'indifférence,
Tiendra fermés les *Pays-Bas*.

Lorsque l'Amour, parfois volage,
Méritait quelque châtiment,
Je voulais adopter l'usage
De le corriger en riant ;
Mais, au lieu de plaider sa cause,
Le fripon, prenant ses ébats,
Va se cacher dans une rose
Qu'on ne trouve qu'aux *Pays-Bas*.

Ici mon rêve se termine ;
Mes amis, en ouvrant les yeux,
Près de moi j'apperçois Delphine,
Et d'Amour je ressens les feux.
Sur sa bouche fraîche et jolie
Je cueille un baiser plein d'appas ;
Et je suis, grâce à mon amie,
Encor le Roi des *Pays-Bas*.

M. Belle aîné.

LA MÈRE DIFFICILE.

Air : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

J'AIME Lise et je l'aime bien,
Je veux lui consacrer ma vie.
Elle seule fait tout mon bien,
Et mon sort est digne d'envie ;
Car chaque jour nous nous jurons
De nous entendre et de nous plaire :
Ce qu'on doit voir nous le voyons;
Mais cela déplaît à sa mère. (*bis.*)

A chaque instant du jour, nos yeux
Expriment notre amour extrême;
Nos soupirs, nos sermens, nos vœux
Sont faits et répétés de même.
Nous commençons et finissons
Tous les jeux qui peuvent nous plaire;
Ce qu'on pense nous le pensons;
Mais cela déplaît à sa mère. (*bis.*)

Souvent un doux songe la nuit,
Vient me retracer son image;
Lorsqu'à mon réveil il s'enfuit,
A l'instant je vois son visage.

En nous unissant nous doutons
Si ce n'est point une chimère,
Ce que l'on sent nous le sentons;
Mais cela déplaît à sa mère. (*bis.*)

Parfois, dans un style charmant,
L'se laisse voler sa plume,
Et moi, dans celui d'un amant,
J'y réponds par plus d'un volume;
Nos écrits sont de vrais tisons
Qui peignent notre amour sincère.
Tout ce qu'on dit nous le disons;
Mais cela déplaît à sa mère. (*bis.*)

De mille baisers la douceur
D'amour fait palpiter nos âmes.
Ils augmentent notre bonheur,
Brûlant tous deux des mêmes flammes.
Nous restons muets... Nous causons
Sur les doux plaisirs de Cythère,
Ce qu'on y fait, nous le faisons,
Mais cela déplaît à sa mère. (*bis.*)

J'ai désiré, dans ces couplets,
Vous peindre au juste mon histoire;
Mes vers sont moins brillans que vrais,
Sur cela vous pouvez m'en croire.

Ne jugez point sévèrement
Une folie aussi légère,
Car d'avance, j'en fais serment,
Cela pourrait plaire à sa mère. (*bis.*)

M. Y. R***

CHANTONS BACCHUS,

CHANTONS MOMUS,

RONDE BACHIQUE.

Air : *Sunt cornua.*

On ne rit plus, on ne boit plus;
Chantons Bacchus,
Chantons Momus;
Réveillons les joyeux chorus,
Les *gaudeamus;*
Pour *oremus*,
Chantons Bacchus, (*ter.*)
Chantons Momus.

Les autres dieux sont superflus;
Chantons Bacchus,
Chantons Momus.

Aux avares laissons Plutus,
Aux amans Vénus,
Même Comus.

Chantons, etc.

En dépit de tous les intrus,
Chantons Bacchus,
Chantons Momus.
Depuis quatre mille ans et plus,
Les joyeux joufflus
Sont leurs élus.

Chantons, etc.

Sans nous piquer de vains rébus,
Chantons Bacchus,
Chantons Momus.
Aux savans laissons le Phœbus,
Et l'amas diffus
Des mots obtus.

Chantons, etc.

Gais couplets, soyez bien reçus,
Et pour Bacchus,
Et pour Momus;

Maussades, soyez tous exclus;
Bien ou mal conçus,
On n'en veut plus.

Chantons, etc.

Ne signalons aucun abus;
Chantons Bacchus,
Chantons Momus:
Ne parlons pas des parvenus;
Mais, en vrais goulus,
Des Lucullus.

Chantons, etc.

Buveurs d'eau, venez tout confus,
Chanter Bacchus,
Chanter Momus;
Catons, vos stoïques vertus
Ne nous plaisant plus,
N'ont que rebuts.

Chantons, etc.

Grands, petits, pauvres et crésus,
Chantez Bacchus,
Chantez Momus.

Maris jaloux, maris cornus,
Poëtes déchus,
Tous en chorus,

Chantez, etc.

Nos gosiers secs ne peuvent plus
Chanter Momus,
Chanter Bacchus.
Que nos verres, de son doux jus
Largement imbus,
Soient vîte bus.

Chantons, etc.

Foin de la vieille au nez camus!
Chantons Bacchus,
Chantons Momus;
Nos fronts mêmes seraient chenus,
Nos corps abattus
Et tout perclus,

Chantons, etc.

Oubliez ces couplets en us,
De par Bacchus,
De par Momus;

Et noyez dans le divin jus
Ce bien faible *opus*.
N'en parlons plus :
Mais, par-dessus,
Chantons Bacchus, (*ter.*)
Chantons Momus.

M. D. J. F. Cheronnet.

IVe SOIRÉE DE JÉROME

LE PORTEUR D'EAU.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Pot-pourri.

Air : *Il ne faut jurer de rien.*

Faut aller voir c'te *Mer Rouge*,
Qui, chez la Gaîté, dit-on,
Fait aborder tout l'canton.
Du Roul' jusqu'à Charenton,
Du Pont-Neuf jusqu'à Montrouge,
Chacun accourt au Boul'vard,
Afin d'en avoir sa part.

Pour vingt-quat' sous, l'on peut croire
Q'je n'suis pas homme à r'culer;
C'n'est pas là la mer à boire :
I'n's'agit que d'l'avaler. (*bis.*)

Air : *C'est un enfant.*

D'abord par la nuit ça commence,
Ce qui fait que j'vois en ce lieu
Un' bonn' qui parl' de fair' silence,
Puis un fanfan qui pri' l'bon Dieu ;
Joli' p'tit' figure,
Charmant' créature,
Qui n'connaît pas, jusqu'à c'moment,
Papa, maman. (*bis.*)

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Chut, j'vois v'nir deux soldats aux gardes...
La princesse et son confident
Jett' leux capott' et leux hali'bardes,
Pour empoigner le sentiment.
Mais, en changeant comme' ça d'costume,
La belle a d'l'enroûment déjà.
Tout' l'anné', j'conçois q'ça l'enrhume,
D'fair' tous les soirs c'commerce-là. } *bis.*

Air *du Curé de Pomponne.*

Ell' conte à mam'zel' Zamira
Ses p'tits secrets d'ménage;
« Un jour, Pharaon, mon papa,
» Partit pour un voyage.
» A Moïse alors il laissa
» L'ministère
» Et ma mère...
» Ah ! il m'en souviendra,
» Zamira, (*bis.*)
» Du voyag' de mon père !

Air : *Joseph est bien marié.*

» Parmi la rac' d'Israël,
» Moi, j'adorais Miphraël.
» Vlà qu', converti' par Moïse,
» Ma mère, un jour, à l'église
» Me mène, et m'dit : Mon poulet,
» J'ai deviné c'qu'i' t'fallait.

Air : *Ma mèr' m'a donné un mari.*

» J'te donn' Miphraël pour mari;
» Car je sais comme
» T'aim' ce p'tit homme;
» J'te donn' Miphraël pour mari;
» Il est genti',
» Mais un peu p'ti'. »

(En effet, c'est c'que l'on dira
Quand i' va r'venir d'la bataille;
Les princess', dans ce pays-là,
Ne les prenaient pas à la taille.)
« V'là donc Miphraël mon mari;
» Et tu sais comme
» J'aim' ce p'tit homme!
» V'là donc Miphraël mon mari;
» Il est genti',
» Mais un peu p'ti'.

Air : *Ça n'devait pas finir par là.*

» Je perdis ma mère un beau jour,
» Et je gagnai ce p'tit amour. (*bis.*)
» Tu d'vin' qu'on n'envoya, ma chère,
» Qu'un billet d'fair' part à mon père;
» Pour l'enterr'ment on l'attendit,
» Mais sans lui le baptême s'fit.
» Je fis mieux,
» Et d'ses yeux
» Craignant la finesse,
» Je mis, par tendresse,
» Comm' les d'moisell' que vous savez,
» Mon enfant aux Enfans-Trouvés. (*bis.*)

Air : *Pierrot partant pour la guerre.*

» Bientôt, les cartes s'brouillèrent
» Ent' les Juifs, les Égyptiens.

» Tu sais qu'i' se chamaillèrent
» Et qu'i viv' comm' chats et chiens.
» Cont' mon mari s'bat mon frère,
» D'qui tout ça z'est ignoré;
» Et pour voir, par cette guerre,
» Tout mon bonheur enterré,
» I'n'faudrait (*ter.*) qu'un coup fourré. » (*b.*)

Air *du vaudeville de Fanchon.*

V'là l'histoire finie;
Et d'un' cérémonie
Maint'nant vient le fracas.
La fêt' s'ra des pus drôles;
En Égyp', moi, je n'savais pas
Q'c'était sus le x épaules *
Qu'i' prom'naient le bœuf gras. } (*bis.*)

Air : *Triomphez, jeune Alcindor.*

» Triomphez, jeune Agénor,
» Qu'au vainqueur on c'ant' sans rien dire,
- » Triomphez, jeune Agénor,
» Et recevez c'te couronn' d'or.

* Il paraît que l'érudition de Jérôme ne s'étend pas encore jusqu'à connaître le culte du bœuf Apis chez les Égyptiens. (*Note de l'éditeur.*)

Air : *Mad'moisell' voulez-vous danser.*

» Tas d'sauteus', voulez-vous danser,
» Pour q'la fête
» Soit complète ?
» Tas d'sauteus', voulez-vous danser,
» Jusqu'à c'que ça puiss' nous lasser ? »
Près d'son pèr' le jeune homm' prend place.
Sa sœur lui fait un' laid' grimace ;
Il n'en voit rien, et les Hébreux
Prenn' les *Hébreuses* deux par deux.

» Tas d'sauteus', voulez-vous danser,
» Pour q'la fête
» Soit complète ?...
» Tas d'sauteus', c'est assez danser ;
» La gross' cais' roule, i' faut cesser. »

Air : *C'est le pèr' Thomas.*

» A propos j'ai là
» Un present à faire
» A mon père,
Dit l'jeun' prince, et v'là
Miphraël prisonnier de guerre.
La princess' tout bas
Pousse des hélas !

Des yeux seuls l'mari z'et la femme
Se font part de c'qu'ils ont dans l'ame,
Devant tant d'curieux
N'pouvant se l'fair' mieux.

Air *du Ballet des Pierrots*.

» Mon fils, de tell' façons m'conviennent :
» Je n'te r'merci' pas à moitié.
» Les petits présens entretiennent,
» Comme on l'dit toujours, l'amitié;
» Mais un songe qui m'embarrasse
» Aujourd'hui m'afflige et m'abat.
» Je vais l'conter sus c'te grand' place,
» Vu que c'est un secret d'état.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit*.

» J'ai rêvé toute la nuit...
» Que j'n'étais pas dans mon lit.
» Je vois venir un enfant ;
» I' m' jette un serpent
» Qui s'dresse en sifflant;
» Et ma fille applaudissait,
» Comme un claqueur du parquet.

Air : *Modérez, modérez, modérez-vous.*

» Monsieur l'archevêq' de Memphis,
» Dans votre Bréviaire
» Voyez un peu c'que j'dois faire.
» Monsieur l'archevêq' de Memphis,
» Est-c' pert's ou profits
» Ce rêve que je fis ?
— » Cet enfant,
» Ce serpent
» Vous menac't fort,
Dit le méchant prêtre,
» Et mon grimoir' me fait connaître
» Qu'un p'tit Juif (*bis*) tiré z'au sort,
» Pour arranger tout doit être mis à mort. »

Air *du Vaudeville d'Arlequin cruello.*

V'la qu'on fait tirer c'aq' marmot
A c'te chienn' de lot'rie;
Sus l'bel enfant tomb' le gros lot,
Et Thélaïs s'écrie :
» Vous n' tûrez pas ce p'tit garçon;
» N'y a plus à faire de façon;
» La vérité tout' nue,
» J'dois la dir' pour qu'i' soit sauvé
» C'est mon fils cet enfant trouvé,
» Et moi (*bis*) j'suis un' femme perdue.» (*bis*)

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

» En c'cas-là, dit Pharaon,
» Dans un couvent qu'on m'la plante... »
Et l' théâtre représente
Un souterrain d'franc-maçon.
J'vois un' gross' vilain' déesse,
Et sa sorcièr' de prêtresse,
Qui leux dit : « Ma bonn' maîtresse
» N'veut voir tuer pour le moment
» Q'l'enfant, le père et la mère,
» Ou la mèr', l'enfant et l'père,
» Ou l'pèr', la mère et l'enfant...
» Mais décidez-vous prompt'ment. » (*bis.*)

Air : *J'ai perdu mon âne.*

A peine la statue
A comm' ça dit : *Tue*,
Q'les aut' dis't : *Assomm'*... mais v'là
Q'pour mettre là
Le holà,
Par des rout' connues
Moïs' tomb' des nues.

Air : *Tu n'auras pas, petit polisson.*

» Tu n'auras pas, monsieur Pharaon,
» L'plaisir de tuer ta famille ;

» Vite un pass'port, monsieur Pharaon,
» Aux Juifs pour sortir de c' canton.
— » C'est c'que je n'veux pas.
— » C'est c'que tu voudras,
» Ou bien tu verras
» Ton Egypte gentille.
» Allons, pèr' sournois,
» Une fois, deux fois ;
» Si j'vas jusqu'à trois,
» Tu t'en mordras les doigts.
» Tiens, veux-tu d'l'étrange ?
» Regarde, je change
» Tes fontain's en sang :
» Tu vois q'tu n'es pas blanc.
» Maint'nant j'te régale
» D'fléaux q' j'ai tout prêts;
» Et j'donne la gale
» A tous tes sujets.

» En est-ce assez, monsieur Pharaon ?...
» Non, tu résistes,
» Je l'vois, tu persistes...
» Eh ben! ton fils en sera l'dindon :
» Paf, le v'là mort, et c'est pour tout d'bon.»

Air : *Il faut que l'on file, file.*

» Assez, mon ami Moïse,
» C'est assez d'bamboch' comm' ça !

» Pars, et que l'ciel vous conduise, »
S'écri' le d'solé papa;
En suivant 'eux chefs de file,
Soudain les Juifs quitt' la ville;
L'roi *dissimul'* son courroux.
L'bataillon défile, file, file,
Et Pharaon file doux.

Air *du vaudeville des Amours d'Été.*

Maint'nant, nous voyons l'désert
Oùsqu'abonde
Un' foul' de monde.
Trois mauvais sujets, d'concert,
Inspirés par Lucifer,
Font un veau d'or qu'est offert
Au peup' qui fête
La bête.
Y a pus d'un pays encor
Oùsqu'on fête les veaux d'or.

Air : *Ces braves insulaires.*

Mais v'là m'sieur rabat-joie :
« Je viens, (*bis.*) c'est l'ciel qui m'envoie,
» Et l'diable aura sa proie, »
Dit Moïse à l'instant,
S'présentant,

Tempêtant
Et pestant.
Soudain l'peup', sans regret,
Brise c'qu'il adorait;
C'est la marche ordinaire.
Et puis, (*bis.* f'sant rentrer sous terre
L'trio qui n's'en dout' guère,
L'sorcier dit, sans apprêts :
« Disparais, disparais, disparais! »

Air *du Vaudeville de l'Opera-Comique.*

N'y a pus qu'un p'tit malheur nouveau,
C'est qu'on crèv' de soif à la ronde.
L'joli fanfan d'mande un verr' d'eau,
Et s'meurt d'la meill'ur' grâc' du monde.
Entraîné par c'tableau touchant,
Moi, j'm'écri'. du fond du parterre :
« Garçon, sus mon compte, à l'enfant, } (*b.*)
» Porte un' bouteill' de bière. » *

Air : *Tonton, tontaine, tonton.*

Mais non, va, ce n'est pas la peine;
Plus sorcier que monsieur *Bléton*, **

* Trait historique véritable. (*Note de Jérôme.*)

** En sa qualité de porteur d'eau, il n'est pas étonnant que Jerôme ait entendu parler de ce fameux *sourcier*

Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Moïs' fait paraître un' fontaine
Pour abreuver tout le canton,
Tonton, tontaine, tonton.

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

Puis, comme ils ont dîné par cœur,
Qu'on n'engraiss' pas... avec d'l'eau claire,
Et qu'on n'trouv', dans c'pays d'misère,
Pas un seul restaurateur,
La mann' tomb' du ciel en musique;
Et les ang's, à tout' la nation,
Font un' distribution (*bis.*)
De soupe économique. (*bis.*)

Air : *Dérouillons, dérouillons, ma commère.*

« Détalons, (*bis.*)
» Preste
» Et leste;
» Détalons,
» L'on est sur nos talons... »

qui fut assez *sorcier* pour persuader aux gens que, par la vertu de sa baguette, il découvrait l'eau dans les entrailles de la terre. (*Note de l'éditeur.*)

Qu'est-c'qui chant'ça la première
C'est mamzelle Thélaïs,
Qu'a laissé là son cher père,
Pour v'nir sauver son cher fils.
« Détalons, etc.

Air *du vaudeville des Habitans des Landes.*

En effet, v'là l'avant-garde
Des cosaq' de Pharaon.
Mais l'ciel qu'est malin leux garde
Un bon tour de sa façon. (*bis.*)
D'jolis chérubins s'présentent;
Les aut' tir' leux sabr' en vain;
Car les p'tits anges leux chantent,
En leux barrant le chemin:
« Halte-là ! (*bis.*)
» Du bon Dieu la garde est là. (*bis.*)

Air: *Lon lan là, laissez-les passer.*

» Lon lan là, laissez-les passer,
» Les Hébreux, dans la Mer Rouge;
» Lon lan là, laissez-les passer,
» L'bon Dieu vous défend d'avancer. »

Air : *C'est un sorcier.*

Soudain la baguett' du saint homme,
Qui n'veut pas en rout' s'arrêter,
Coup' la mer en deux comme un' pomme :
J'espèr' que cell'-là peut compter!
Grâce
A c'nouveau tour de pass'-passe,
Tout voyage à sec en mêm' temps,
Les papas, les mamans,
Les enfans.
Mais d'plus près qu'est-c'qui voit l'spectacle
De ce miracle
Des plus grands?...
C'est les harengs. (*quater.*)

Air : *Du haut en bas.*

« A notre tour,
Dit Pharaon qu'tout l'monde écoute,
» A notre tour,
» Prenons par-là, c'est le plus court.
» Nous pouvons, suivant la mêm' route,
» Passer la Mer Rouge, sans doute,
» A notre tour.

Air *des ombres chinoises.*

» Ces canards l'ont bien passée,
» Lire, lire, lire; (*bis.*)
» Ces canards l'ont bien passée,
» Passons-la comme eux. »

Air : *Quand la Mer Rouge apparut*,
ou *Le Saint craignant de pécher.*

Mais v'là z'un fameux coup d'temps!
La mer qui se r'plie
Met monsieur Pharaon d'dans...
« Sauv' qui peut, q'l'on crie. »
N'sachant nager bien ni mal,
L'un s'noie à pied, l'aut' à ch'val;
Et l'tyran jobard,
Pris comme un renard,
Dans c'te dé, dans c'te dé, c'te déconfiture,
Se noie en voiture.

Air: *Votre pavillon m'enchante.* (M. Guillaume.)

Plus loin que c'te bell' noyade,
Voyez-vous c'pays charmant,
Oùsque défile en parade
Des Juifs tout le régiment?

Vla, chacun l'avoûra,
Un' lantern' magique
Unique.
Ah! jamais l'Opéra
N'la montra
Mieux que cela.

Air *du Vaudeville de Partie Carrée.*

La toil' se baisse et je sors tout en nage;
Ah! je conçois, d'après ces bell' chos'-là,
Qu'on parle autant de ce fameux *Passage*
Q'du *Passag' du Panorama.*
Je n'm'étonn' plus q'jamais la foul' n'en bouge;
Et j'crois qu'l'auteur de c't'ouvrage nouveau
Peut êt' certain que jamais sa *Mer Rouge*
Ne tombera dans l'eau. (*bis.*)

M. Ocrry.

LES TROIS STULTUS,

CHANSONNETTE LATINE-FRANÇAISE.

Air : *J'arrive à pied de province.*

Les yeux de Rose que j'aime
  Sunt sicut stellæ,
Et Rose a de Vénus même
  Dulces papillæ.
Par l'albâtre et par la rose
  Ornantur ossa;
C'est assez dire que Rose
  Est stultus mensa.

Long-temps à vouloir lui plaire
  Perdidi tempus,
Sans avoir pu jamais faire
  Amoris opus.
Ce dieu me minait près d'elle
  Corpus et vultum;
Je desséchais, trop fidèle :
  C'est *stultus tantum.*

Mais comme il n'est rien qu'on n'ose
Amore victus,
Un beau jour, je dis à Rose,
Multos post ictus :
Sur-le-champ, par la fenêtre,
Exi, vel cede ;
Et la belle aima mieux être
Stultus occide.

M. Désaugiers.

A MES CAMARADES DE COLLÉGE.

Couplets chantés le jour de la Sainte-Barbe 1817.

Air *de la Treille de sincérité.*

Buvons amis, buvons encore
Aux souvenirs
De notre aurore,
Buvons à nos premiers plaisirs.

Qui de nous parfois ne regrette
Et le collége et le latin,
Et jusqu'à la cloche indiscrète
Qui nous réveillait si matin ?
Si je lui fis plus d'un reproche,
Je trouve, moi qui m'y connais,

Amis, que le son de la cloche
Vaut mieux que celui des sifflets.

Ah le bon temps ! buvons encore
Aux souvenirs
De notre aurore,
Buvons à nos premiers plaisirs.

Rappelez-vous, mes camarades,
Ces festins chers à la santé,
Où l'on nous versait à rasades
Et *l'abondance* et la gaîté ;
Et cette salade éternelle,
Dont on ne remplissait l'huilier
Qu'aux dépens du quinquet fidèle
Qui nous guidait sur l'escalier.

Ah le bon temps ! etc.

Rappelez-vous ces jours de fêtes
Où l'honneur payait nos travaux,
Où les lauriers ceignaient nos têtes,
Où nous embrassions nos rivaux :
Qui nous rendra ce temps des classes,
Cet âge d'or, où l'on donnait
Des honneurs, des prix et des places,
Que le talent seul obtenait ?

Ah le bon temps ! etc.

Vous souvient-il de ce grand homme
Qui sur les *croutons* présidait,
Qu'on nommait monsieur l'économe,
Et vous savez tous s'il l'était ?
Ministre intègre et sans reproche,
Qui, lorsqu'aux dîners il songeait,
Aurait plutôt mis dans sa poche
Que d'outre-passer son budget.

Ah le bon temps ! etc.

Vous souvient-il de plus d'un siége,
De ces combats *homériens*,
Où, lançant des boulets de neige,
Les Grecs assommaient les Troyens ?
Mais la paix faite, plus de guerres ;
Leurs soldats réconciliés
Nous traitaient en amis, en frères,
Quoiqu'ils fussent *nos alliés*.

Ah le bon temps ! etc.

Buvons aux compagnons d'enfance
Qu'autrefois nous avons connus,
A ceux dont nous prive l'absence,
A ceux que nous ne verrons plus !
Loin du sol qui les a vu naître,
Mars en fit tomber sous ses coups ;
Mais hélas ! en mourant, peut-être,
Mes amis, ils pensaient à nous.

Chantons, amis, l'hymne de gloire
A leur succès,
A leur mémoire,
Comme Barbistes et Français.

M. Eugène Scribe.

A TATONS

TATONS.

Air *nouveau.*

A tâtons,
Tâtons,
Vive l'ombre !
La nuit sombre
Protège les lurons,
Enhardit les tendrons,
A tâtons,
Tâtons.

Agnès long-temps timide,
Ce soir, loin des jaloux,
A l'innocent Candide
Accorde un rendez-vous.

Un grand secret leur pèse;
Tous deux vont le trahir,
Et du moins à son aise
La pudeur va rougir.

A tâtons, etc.

De tes rayons perfides,
Soleil, je me défends;
Tu fais compter les rides
Et voir les cheveux blancs.
Mais que la nuit paraisse,
Tout devient enchanteur:
Il n'est plus de vieillesse,
Il n'est plus de laideur.

A tâtons, etc.

O Reine des mensonges,
Tu viens, dans le sommeil,
Nous bercer d'heureux songes
Jusqu'à notre réveil.
L'hymen même, intraitable
Lorsque règne le jour,
Par toi devient aimable,
Et rit comme l'amour.

A tâtons, etc.

Toujours par d'heureux charmes
Prête à nous consoler,
Ta main sèche les larmes
Que le jour fait couler.
Héro te fait comprendre
Ses désirs et ses maux;
Tu parais, et Léandre
Aussitôt fend les flots.

A tâtons, etc.

Je fuis la tragédie,
Et je bâille au sermon :
Horace qui m'ennuie,
Vaut-il Anacréon?
On trouve Young admirable,
Mais son livre divin
Serait bien plus aimable,
S'il avait pour refrain :

A tâtons, etc.

S'il est vrai qu'Épicure,
A bon droit si vanté,
Ait fait la nuit obscure,
Sœur de la Volupté,
Avec gaîté, franchise,
En tous lieux, en tous temps,
Prenons donc pour devise,
Comme aux jeux innocens :

A tâtons,
Tâtons,
Vive l'ombre!
La nuit sombre
Protège les lurons,
Enhardit les tendrons;
A tâtons,
Tâtons.

M. Meifred.

LA GAUDRIOLE.

Air : *La bonne aventure.*

Un mot qui n'est pas Français,
Et dont je rafolle,
M'a fourni quelques couplets,
Dans mon humeur folle.
Ce mot que je vais chanter,
Si vous voulez m'écouter,
C'est la gaudriole,
O gué.
C'est la gaudriole.

Un amant entreprenant
A maints larcins vole;
On le rebute un moment,
Mais il s'en console;
A la charge revenant,
Il est vainqueur aisément
Par la gaudriole,
O gué, etc.

Quand je n'ai pour tout trésor
Qu'une cariole,
Dans un char pompeux, Mondor
A mille ennuis vole;
Et toujours plein de soucis,
Il est triste, moi je ris
Par la gaudriole,
O gué, etc.

Turlurette a soixante ans;
Elle en devient folle,
Car l'essaim des ris charmans
Loin d'elle s'envole.
Les rides, les cheveux blancs
Font fuir hélas! les amans,
Et la gaudriole,
O gué, etc.

Quand vers moi le vieux Caron
  Poussant sa gondole,
Pour me mener chez Pluton
  Voudra son obole,
Gaîment je lui répondrai :
Rame, ami je te paîrai,
  Par la gaudriole,
    O gué, etc.

Eh ! qu'est-ce, me direz-vous,
  Que la gaudriole ?
C'est un jeu toujours bien doux,
  Et parfois très-drôle.
Mais en duo seulement,
On peut juger sainement
  De la gaudriole,
    O gué, etc.

C'est un enfant du bonheur
  Que la gaudriole :
Vénus, cherchant une sœur
  A la faribole,
Avec Mars, un beau matin,
A la barbe de Vulcain,
  Fit la gaudriole,
    O gué, etc.

En rappelant nos plaisirs,
  Oui, la gaudriole
Pour retrouver nos désirs
  Nous sert de boussole.
L'hymen triste dans le jour,
La nuit prend des airs d'amour
  Par la gaudriole,
    O gué, etc.

Qui vient dérider nos fronts ?
  C'est la gaudriole.
Qui forme les vrais lurons ?
  C'est la gaudriole.
Qui fait trouver le vin bon,
Qui m'inspira ma chanson ?
  C'est la gaudriole,
    O gué,
  C'est la gaudriole.

M. Meifred.

LE PÈRE ÉTIENNE.

Air : *Mon système est d'aimer le bon vin,*
ou *de Pierre et Pierrette.*

Allons, mes enfans, jamais d'chagrin,
Imitez l'père Étienne,
Morguenne !
Que l'Amour prépare un gai refrain,
Et qu'Bacchus soit le bout-en-train.

Quand je chant' plus d'une gaudriole,
En buvant, l'voisin rit comme un fou ;
La voisin', qui sent qu'ça l'affriole,
Tendrement me serre le genou.
Allons, mes enfans, etc.

Le prodigu' mang' vit' son héritage,
D'son trésor, l'avare fait son Dieu ;
Mais à Lis', qu'a mil' grac's en partage,
J'dis : t'nons-nous dans un juste milieu.
Allons : mes enfans, etc.

Maint seigneur, quoiqu'en riche équipage,
Est souvent gai comme un bénitier :
Mais sa femme, avec un joli page
En riant, lui fait un héritier.

Allons, mes enfans, etc.

L'bon curé de not' petit village
Nous disait : « Vous êtes mes soutiens ;
» Et morbleu ! profitant du bel âge,
» Donnez-moi des petits paroissiens. »

Allons, etc.

A Suzon, pour prouver sa tendresse,
L'vieux Gercourt buvait comme un perdu ;
Quoiqu' courbé, le bonhomm' se redresse,
Zest ! le v'là sur le fruit défendu.

Allons, etc.

« J'aim', dit Ros', quand on m'mène à Cythère,
» Qu'on s'promèn' pendant plusieurs instans ;
» Dès qu'on r'ssort, ça ne m'amuse guère.
» Et j'voudrais qu'ça n'fut pas pour long-temps.

Allons, etc.

L'jour des noc' Lucdit : « L'diable m'emporte !
» Cheux ma femm' je n'puis pas pénétrer. »
» — Dam, dit Jeanne, y a pourtant une porte,
» Mais sois ferm', tu vas peut être entrer. »

Allons, etc.

Oubliant tous les maux de la terre,
Je chant'rais jusqu'à demain matin ;
Et queuqu' bell' voyant qu'je n'puis me taire,
Dirait : « Mais c'est un branle sans fin ».

Allons, etc.

Quand j'quitt'rai les lieux où je respire,
Qu'chez Pluton l'Amour guide mes pas ;
Car d'la rein' du ténébreux empire
J's'rais curieux d'voir les secrets appas.
Allons, mes enfans, jamais d'chagrin ;
Imitez l'père Étienne,
Morguenne !
Que l'Amour prépare un gai refrain,
Et qu'Bacchus soit le bout-en-train.

M. Dida.

VIVE LE VIN!

Air : *Je suis le petit tambour.*

Amis, pour nous mettre en train,
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive :
Vive
Le vin ! } (*bis.*)

Auprès d'un ruisseau qui roule
Sous un dais de myrtes verds,
Qu'un froid romancier roucoule
Et ses soupirs et ses vers;
Du sort narguant les revers,
Et charmant le temps qui coule,
Je dis, près de la liqueur
Qui me réjouit le cœur :

Amis, etc.

Quand des flancs d'une montagne
S'échappant dans nos guérets,
Un torrent, dans la campagne,
Détruit les dons de Cérès;

Couronné de pampres frais,
Bacchus, roi de la Champagne,
Dit aux pâles laboureurs
Dont il vient sécher les pleurs :

Amis, etc.

N'allons point en Normandie,
Où, triste comme un glaçon,
Un hôte, avec perfidie,
Nous sert de l'eau pour boisson ;
Courons tous, à l'unisson,
Près de la *Côte rôtie*,
Où, chacun armé d'un broc,
Répète, dans un doux choc :

Amis, etc.

Le vin nous met en goguette :
Il enivre un créancier,
Envoie au diable une dette,
Endort jusques au geolier ;
Il rend l'homme chansonnier,
Il fléchit la plus coquette,
Et de nos guerriers sans peur
Il double encor la valeur.

Amis, etc.

Voyez-vous sur la fougère
Ce trop malin Cupidon,
Pour dompter une bergère,
Faire sauter un bondon?
Quittant carquois et brandon,
De vin il remplit son verre,
Et ce nectar généreux
Se change en philtre amoureux.
Amis, etc.

De cette liqueur vermeille
Puis-je trop vanter le prix?
L'aspect seul d'une bouteille
Sait rapprocher deux amis;
Grâce à ce breuvage exquis,
Deux lurons, brouillés la veille,
Se disent, le lendemain,
En se tenant par la main:
Amis, etc.

Fêtons, ainsi qu'Henri quatre,
Ce doux jus du bois tortu;
D'aimer, de boire et de battre,
Il lui donna la vertu.
Après avoir combattu,
On sait que ce diable à quatre,
Criait à tous ses soldats.

Au milieu d'un gai repas :
Amis, pour nous mettre en train,
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante en joyeux convive :
Vive
Le vin ! } (*bis.*)

M. Casimir Ménestrier.

JE NE SAIS PAS
PAR OU COMMENCER.

Air : *Vaudeville du Pâté d'anguille.*

Je voudrais faire une chanson,
En même temps je voudrais plaire;
Pour moi c'est une grande affaire,
Ma foi ! je le dis sans façon.
Sexe charmant, toi qui sais nous séduire,
Pour toi seul je veux m'exercer;
Mais j'en ai tant, tant à te dire
Que je ne sais par où commencer.

Le beau Lubin est amoureux
De l'espiègle et belle Fanchette;
Depuis un mois, bien en cachette,
Au bois ils s'en vont tous les deux :

Regard charmant de la jenne bergère
Sur son Lubin sait se fixer ;
Mais l'ignorant, pour bien lui plaire ,
Ne sait encor par où commencer.

Pour soutenir son beau pays ,
Aux champs de Mars le Français vole ;
L'honneur est sa seule boussole ,
Il laisse tout , parens , amis ;
Mais à Bacchus comme à l'Amour fidèle ,
Et quoique brûlant d'avancer ,
Près du bon vin , près d'une belle ,
Il ne sait pas par où commencer.

Grâce à l'esprit national ,
Les Anglais, sans reprendre haleine ,
S'en vont chez l'illustre Baleine
Avec leur objet conjugal.
Mais à Bacchus plus qu'à l'amour fidèles ,
Leurs myladis faisaient penser ,
Que près du vin , hélas ! près d'elles ,
Mylords savaient par où commencer.

M. Soyé.

CHANSON DE NOCE.

Air *de Marianne* ou *Soleil du printemps rend la vie.* (des Innocens.)

Parmi quelques jours dont la vie
Embellit et charme son cours,
L'heureux jour où l'on se marie
Est sans doute un des plus beaux jours,
La gaîté brille,
Le cœur pétille
Du doux plaisir que l'on goûte en famille.
De ceux permis,
De ceux promis,
Bon gré, malgré, jusqu'à ce jour remis;
On boit à la coupe chérie,
En la savourant à loisir.
Tout est plaisir, tout est plaisir
Lorsque l'on se marie. (*bis.*)

Lise est jolie et déjà grande,
On parle de la marier.
Son cœur en secret le demande,
Bien qu'elle se fasse prier.

Mais on ordonne ;
Et Lise donne
Un jour, avec sa charmanre personne,
Son cœur, sa main,
Tout à l'hymen.
On l'entendait dire le lendemain,
A sa mère, plus aguerrie,
Qui savait à quoi s'en tenir :
Ah ! maman, tout n'est pas plaisir
Lorsque l'on se marie. (*bis.*)

Linval courtisait une belle
Qui pour lui n'avait que rigueurs.
Il l'épouse, et cette cruelle,
Toujours en s'observant d'ailleurs,
De l'être cesse ;
Mais dans l'ivresse,
Le pauvre époux a jugé sa Lucrèce.
Pas trop content,
Tout en pestant
Il dit, et vous en feriez bien autant,
Mais tout bas, crainte qu'on ne rie
De ce qui peut en survenir :
Ah ! ma foi, tout n'est pas plaisir
Lorsque l'on se marie. (*bis.*)

Mariez-vous, jeunes fillettes,
Mariez-vous, jeunes garçons ;

Mariez-vous, vieilles coquettes,
Mariez-vous, galans barbons.
Le mariage,
Chose très-sage,
Souvent n'est plus qu'un jeu fait pour l'usage,
Où chaque jour,
Et sans retour,
On vient chacun tout risquer à son tour.
Pourvu qu'à la noce on nous prie,
Sans le moindre risque à courir,
Pour nous toujours tout est plaisir
Lorsque l'on se marie. (*bis.*)

M. Charles.

MA PHILOSOPHIE.

Air : *Verse encor.*

Mes amis, toujours le verre en main,
Sachons bien embellir cette trop courte vie;
Mes amis, toujours le verre en main,
Volons vers le plaisir et fuyons le chagrin.
Pour trouver fins couplets
Au fond de mon grand verre,
Moi je choisis vins frais,
Pomard, Chablis, Volnais;
Car Piron et Rousseau,
Et Panard et Molière,
Échauffant leur cerveau,
Ne buvaient pas de l'eau.

Mes amis, etc.

Comme ces lourds Anglais,
Ne soyons pas à table,
Empilant vins et mets
Pour s'endormir après.

Pâtés et Chambertin,
Et notre sexe aimable,
Caressons tout soudain,
Et chantons en refrain :

Mes amis, etc.

Vous, sots, allez bailler
Dans une académie,
Pour apprendre à parler,
Ecrire ou calculer ;
D'avoir tant de talent.
Moi je n'ai pas l'envie ;
Je connais le vin franc,
Je suis assez savant.

Mes amis, etc.

Vous, honnêtes maris
De femmes infidèles,
Pour bannir vos soucis,
Ecoutez mes avis :
Avec quelque vaurien
Allez boire à vos belles ;
La femme ira très-bien,
Car vous n'y verrez rien.

Mes amis, etc.

Et vous qui, maintes fois,
Volâtes près des belles,
De l'amour d'autrefois
Vous êtes las, je crois;
Venez, prenez un peu
Jouissances nouvelles,
Sur notre vin, morbleu!
Voltigez près du feu.

Mes amis, etc.

Avec un rouge-bord,
Quand, dans un vrai délire,
Nous nous rendrons au bord
Du triste et sombre bord,
Nous irons demander
Les apôtres du rire,
Nous les verrons chanter :
Bon! laissez-les entrer.
Mes amis, toujours le verre en main,
Sachons bien embellir cette trop courte vie;
Mes amis, toujours le verre en main,
Volons vers le plaisir et fuyons le chagrin.

M. Soyé.

LE BON SANS-SOUCI.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Amis, quand le dieu de la treille
Donne le signal d'un repas,
Qui de nous fait la sourde oreille?
A l'appel qui ne répond pas ?
Celui qui nous fronde
N'a jamais ici
Entonné la ronde
Des gais Sans-souci.

Nous sommes tous à notre affaire ;
Mais, quand il s'agit d'un banquet,
Chacun, montrant son savoir faire,
Des sots méprise le caquet.
Celui qui nous fronde, etc.

Tandis qu'un pauvre amant roucoule
De beaux mais langoureux couplets,
Dans nos estomacs le vin coule,
Et nos dents broyent les poulets.
Celui qui nous fronde, etc.

Au sein de la plus douce ivresse,
Riant des caprices du sort,
Nous éprouvons que l'allégresse
Est des âmes le grand ressort.

Celui qui nous fronde, etc.

Basés sur deux pouvoirs magiques,
Aux tristes rimeurs inconnus,
Nos chants deviennent énergiques,
Nous sommes presque des *Linus*.

Celui qui nous fronde, etc.

Un sot détracteur de Voltaire
Feint-il d'être de nos amis,
Chez nous, on l'invite à se taire;
Ce petit plaisir est permis.

Celui qui nous fronde, etc.

Lorsqu'un laurier trace l'histoire
Des Français tant de fois vainqueurs,
Le nom des fils de la victoire
Est toujours gravé dans nos cœurs.

Celui qui nous fronde, etc.

Ardens à célébrer les belles,
La patrie et ses défenseurs,
Nous verrions nos muses rebelles
Si nous chantions les oppresseurs.

Celui qui nous fronde, etc.

Trois fois salut, amitié sainte!
C'est sous ton auspice chéri,
Que nous fêtons dans cette enceinte
Les imitateurs de Henri!

Celui qui nous fronde, etc.

Malgré des censeurs trop sévères,
Livrons nos cœurs à la gaité :
Vidons et remplissons nos verres;
Des braves portons la santé!
Celui qui nous fronde
N'a jamais ici
Entonné la ronde
Des gais Sans-souci.

M. P. Colau.

A ROSE.

Air : *Et lon lan la landerirette.*

Comment, l'on veut que je chante
De Rose les traits charmans ;
Que je dise qu'elle enchante
Tous les jours, à tous momens :
Ah ! je vois bien que l'on plaisante ;
Et qui voudra
La chantera.

Il devrait vanter sans cesse
Son maintien et sa douceur,
Et ses yeux pleins de tendresse
Nous peignant si bien son cœur ;
Non, je n'ai pas assez d'adresse,
Et qui voudra
La chantera.

Pour moi, quelle douce tâche
Si je chantais ses appas,
Ceux qu'on voit, ceux qu'elle cache ;
Mais non, je ne saurais pas

Chanter cela sans qu'on se fâche,
Et qui voudra
Les chantera.

M. Soyé.

CONSTITUTION DE CYTHÈRE *.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

La première loi de Cythère,
C'est d'aimer jusqu'au dernier jour.
Aimez, aimez, cherchez à plaire,
Offrons tous nos vœux à l'amour.
A jouir de ce bien suprême,
Qu'en tout temps on soit attentif;
Il faudra prouver que l'on aime
Pour être citoyen actif.

Air : *Jeunes amans cueillez des fleurs.*

L'homme, en plus d'un pays vanté,
Écrit ses droits et les proclame;

* Ce badinage ingénieux terminait la jolie pièce des *Français à Cythère*, jouée au Vaudeville, en 1798.

L'esprit, la grâce et la beauté,
La douceur, sont ceux de la femme.
Les femmes, pour nous enchaîner,
Ont cent moyens qui nous étonnent;
Tous les droits qu'on peut leur donner
Ne valent pas ceux qu'elles donnent.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Mais surtout, femmes de Cythère,
Ne surchargez point vos attraits :
Et de la nature, pour plaire,
Sachez deviner les secrets.
Par les petits airs, les grimaces,
Toujours l'amant est repoussé;
Et la beauté jamais aux Grâces
Ne doit faire un emprunt forcé.

Air : *Fatigué de si longue route.*

Lorsque la vieillesse inflexible
Sonnera l'heure du retour,
Il faut que l'amitié paisible
Parmi nous, succède à l'amour;
Que son pur flambeau nous éclaire
Par un rayon consolateur,
Et que chaque perte du frère
Se fasse au profit de la sœur.

Air : *Aimé de la belle Ninon.*

De Cythère seront bannis
Les tristes romans d'Angleterre:
On y lira Chaulieu, Bernis,
Boufflers, Parny, Bertin, Voltaire.
Des goûts anglais en ce séjour,
Fuyant la sombre extravagance,
En parures, comme en amour,
On suivra les modes de France.

Air *du vaudeville d'Arlequin journaliste.*

Plus de tyran Cythéréen,
Et plus de femme renfermée:
La rose, libre en un jardin,
Est plus fraîche et plus parfumée.
En affranchissant la beauté,
On a des droits à sa constance;
Mais jamais pour la liberté
Que l'on ne prenne la licence.

Air : *La pitié n'est pas de l'amonr.*

Ici, chacun étant le maître
De chanter ses feux sans détour,
Dans ses vers on fera paraître
Moins l'amour-propre que l'amour.

Sans être moins tendre pour elle ,
Sans lui témoigner moins d'ardeur ,
Tout haut, l'on peut chanter sa belle ,
Et tout bas, chanter son bonheur.

Air *du petit Matelot.*

A Cythère, la force armée
Doit se trouver en bon état.
Qu'aux travaux elle soit formée ,
Et soit toujours prête au combat.
Quelques-uns font mal l'exercice :
C'est un abus , et désormais
Ceux qui manqueront au service
Seront remplacés à leurs frais.

Air *du vaudeville d'Arlequin journaliste.*

N'étant point tenu de servir
Dans les bataillons de Cythère ,
Sous les étendards du plaisir ,
Tout soldat sera volontaire.
Mais pour que, même au plus grand jour ,
Toute faveur reste secrette ,
Tous les exploits du tendre amour
Se feront toujours sans trompette.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Du service, on peut à jamais
Bannir nations étrangères;
Mais dans tous les temps, les Français
Y serviront d'auxiliaires.
A vous ils brûlent de s'unir,
Et dans Cythère, île chérie,
Chacun a droit à devenir
Un des pères de la patrie.

Air *de la Petite Métromanie.*

Bien qu'ici chacun soit de garde,
Les amans étant mieux au fait,
Monteront double et triple garde,
Et les jaloux feront le guet.
La musique sera complette :
On y verra, dans tous les temps,
Les vieillards battre la retraite,
Et les amoureux battre aux champs.

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Que l'accord du cœur et de l'âge
Forme le lien conjugal;
Que l'amour, pour le mariage,
Soit *l'officier municipal;*

De jeunes gens qui sauront plaire
On composera le sénat;
Et les colombes de Cythère
Seront les messagers d'état.

Pour guide on aura la constance,
Et pour conseiller, le bonheur :
Pour interprète, le silence,
Le sentiment pour précepteur;
Pour la charge de secrétaire,
Ou l'espérance ou le désir;
Pour archiviste, le mystère,
Et pour président le plaisir.

Air : *Quand l'Amour.*

Au nom d'Amour et de sa mère,
L'an premier de la liberté,
De la liberté... de Cythère,
L'acte présent est arrêté.
Quelqu'avantage qu'on y trouve,
Cependant, mes amis, je croi
Qu'à Paris il faut qu'on l'approuve
Avant qu'il ait force de loi.

L'ALCOVE.

Air : *Aimé de la belle Ninon.*

De la paresse plus épris,
Que du bréviaire qui le sauve,
Quelque bon chanoine, jadis,
Fut-il l'inventeur de l'Alcove?
Non, je suis sûr qu'on adopta
D'abord son usage à Cythère,
Et le Dieu d'Amour l'inventa
Le même jour que le Mystère.

Parfois timide, et toujours nu,
Cet enfant doit rechercher l'ombre;
Et de préférence, on l'a vu
En tout temps chérir un lieu sombre.
Du boudoir si le demi-jour
A ses yeux délicats sait plaire,
S'il est le temple de l'Amour,
L'Alcove en est le sanctuaire.

Coquette, dont la main du Temps
Chaque jour renverse l'empire;
Jeune beauté, que des amans
Fait rougir encor le délire,

L'Alcove, utile à vos secrets,
Aux yeux ardens, aux yeux perfides,
De Lise cache les attraits,
Et d'Orphise cache les rides.

La fière Anglaise, par vertu,
(Discrètement je le suppose);
Ne veut point qu'un homme soit vu
Aux lieux où sa beauté repose.
Respecte ses prudens décrets,
Amant d'une nouvelle *Harlove;*
Dans la chambre n'entre jamais...
Que pour aller jusqu'à l'Alcove.

Pour un bon cœur si l'Amitié
Est la moitié de l'existence,
L'Amour doit sur l'autre moitié
Exercer sa douce influence.
Heureux qui, dans chaque saison,
Goûtant les vrais biens de la vie,
Voit des amis dans sa maison,
Et dans son Alcove une amie!

M. Ourry.

LA DESCENTE D'ORPHÉE

AUX ENFERS,

ET SA FIN MALHEUREUSE.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Chantons le chantre de la Thrace,
C'est un sujet des plus nouveaux ;
Car, sait-on qu'Orphée eut l'audace
De descendre aux lieux infernaux ?
Qui sait le nombre des conquêtes
Dont son talent le fit chérir ?
Sa lyre attendrissait les bêtes,
Que de gens il dut attendrir !

On aime, à présent, par caprice ;
On n'a que des flammes d'un jour :
Admirons l'époux d'Eurydice ;
N'est-ce pas un héros d'amour ?
Lorsque tant d'époux misérables
Voudraient voir, pour rompre leurs fers,
Leur chère femme à tous les diables,
Il cherche la sienne aux enfers !

Peut-on être en un lieu plus triste
Conduit par un plus sot désir ?
Pluton refuse ; Orphée insiste,
Et chante à lui faire plaisir.
S'il faut dire ce que j'en pense,
Le roi Pluton fut, en honneur,
Plus surpris de l'extravagance
Que des roulades du chanteur.

Mais c'était le jour de sa noce
Qu'un serpent tua son objet ;
D'un timbré sans avoir la bosse,
Il put faire un pareil trajet.
Le fait paraît assez croyable
Le jour même de son hymen ;
Il eût laissé sa femme au diable,
Si c'eût été le lendemain.

Quoi qu'il en soit, le noir monarque,
Voulant lui payer ses chansons,
Lui donna la plus forte marque
Qu'il était charmé de ses sons :
« Sors ta femme du sombre asile ;
» Tiens, de toi je suis si content,
» Que je t'offre un moyen facile
» De la reperdre au même instant.

» Oui, je veux bien qu'elle te suive ;
» Mais, jusqu'au sortir des enfers,
» De la regarder s'il t'arrive,
» Qu'il t'en souvienne, tu la perds !
» — Ma femme et moi, de votre empire,
» Nous sortons, monarque enfumé,
» Mais permettez-moi de vous dire
» Que vous n'avez jamais aimé. »

Le chanteur donne sa parole ;
Pluton la reçoit en riant,
Se doutant fort bien que le drôle,
Amoureux, serait imprudent.
Le héros marmottait : « J'enrage !
» Ne pas la revoir à l'instant ! »
— Pauvre nigaud ! dans ton ménage
Tu l'aurais vue assez souvent.

Tout-à-coup s'élève en son âme
Un soupçon, hélas ! trop fatal :
« Si l'on m'avait troqué ma femme ?
» Ah ! le tour serait infernal ! »
Pour s'en assurer il se tourne ;
Orphée, on te l'avait bien dit :
Ta femme aux enfers s'en retourne,
Et par tendresse te maudit.

Notre homme éperdu, frénétique,
En Thrace porte sa douleur,
Chantant d'un ton mélancolique :
« Ah ! qui me rendra mon bonheur ? »
Les Bacchantes, à ces paroles,
De plaisir lui sautent au cou ;
C'est facile à croire : des folles
Devaient être éprises d'un fou.

— « Vous n'êtes pas mon Eurydice ;
» Elle seule a reçu ma foi.
» Vous me caressez, quel supplice !
» Mon Dieu ! mesdames, laissez-moi. »
A cet outrage, les tigresses
Saisissent le pauvre garçon,
De leurs mains le mettent en pièces ;
Avec lui, finit ma chanson.

M. Jacquelin.

LE SONGE.

Chanson adressée à mademoiselle ***.

Air : *Eh! ma mère, est-ce que j'sais ça.*

L'OMBRE de l'objet qu'on aime
Vous suit toujours pas à pas;
C'est pourquoi, cette nuit même,
En rêvant à vos appas,
Sous votre gaze légère
Je pris un baiser brûlant;
Ne vous fâchez pas, bergère,
Je vous le pris en dormant.

Pour garant du mariage
Vous voulûtes un anneau,
Et, suivant l'antique usage,
Du mien je vous fis cadeau.
Au doigt du milieu, ma chère,
Je mis ce faible présent :
Ne vous fâchez pas, bergère,
Je vous le mis en dormant.

Vous payâtes d'un sourire
Ce don peu digne de vous;
Et vous daignâtes me dire :
Je t'accepte pour époux.
D'être fidèle et sincère
Je fis alors le serment;
Ne vous fâchez pas, bergère,
Je vous le fis en dormant.

M. Ch. Hubert.

MES VŒUX,

OU

LE PROFÈS ÉPICURIEN,

Chanson de réception au *Caveau Moderne* *.

Air du ballet des Pierrots.

N'est-ce pas ici l'abbaye,
Qu'avec l'agrément de Momus,
« Pour passer doucement la vie,
» Regnard consacrait à Bacchus ? » **

* Ces couplets n'ont point été insérés dans le *Caveau Moderne*.

** « Pour passer doucement la vie
» Avec mes petits revenus,
» Ici je fonde une abbaye,
« Et je la consacre à Bacchus. »
(*Chanson de Regnard.*)

Et quand, grâce à votre indulgence,
J'ai voix au Chapitre en ces lieux,
Ne faut-il pas que je commence
Par prononcer aussi *mes vœux?*

Jadis, maint ordre monastique,
Pour captiver ses nourrissons,
En exigeait, par politique,
Des *vœux* de toutes les façons.
Le Carme, aspirant au martyre,
Formait le *vœu de chasteté*,
Comme le Bernardin, sans rire,
Faisait *vœu de sobriété.*

Frères très-chers, je le devine,
Ce sont des vœux bien différens
Que cette retraite divine
Exige de tous ses enfans.
Chez vous, loin de jurer la guerre
Aux jeunes tendrons, au vin vieux,
On fait gaîment vœu du contraire,
Et, sans médire, on le tient mieux.

Cependant, lorsque des chanoines
Vous adoptez mainte oraison,
De certain *vœu* que font les moines
Je m'accommode, pour raison.

Quand plus d'un couplet que j'esquisse
Sera des vôtres escorté,
D'avance, je me rends justice
En faisant *vœu d'humilité.*

Admis, pour fêter Épicure,
In vestro toto corpore,
Aux lois du Prieur, je le jure,
Toujours je me conformerai.
Je ne veux point qu'il me dispense
Des rites par vous observés,
Et je fais *vœu d'obéissance*
Chaque fois qu'il dira : Buvez.

En moi la joyeuse abbaye
Crut voir quelque vocation.
Puis-je espérer que la Folie
Assiste à ma *profession?*
Mais, trêve à ce vain formulaire;
A deux mots seuls, moi, je m'en tiens :
Quels *vœux* me reste-t-il à faire,
Lorsque vous comblez tous les miens?

M. Ourry.

CONSULTATION

AU DOCTEUR GALL.

Air : *Mon père était pot.*

J'ai long-temps jugé, bien ou mal,
Les têtes sur leur mine ;
Désormais je veux, monsieur Gall,
Suivre votre doctrine :
Vous n'avez encor,
Dans les fronts du Nord,
Vu que de froids organes ;
Venez à Paris,
Chez nos étourdis,
Vous trouverez des crânes.

Sans leçons on ne perce point
Votre science occulte ;
Souffrez donc que sur plus d'un point
D'abord je vous consulte.
Est-ce à la hauteur,
Ou bien l'épaisseur,

Qu'un crâne se mesure;
Et l'homme doit-il,
Pour être subtil,
Avoir la tète dure?

Si j'en crois ce que bien souvent
On nous dit dans le monde,
Il faut, pour l'esprit d'un savant,
Une enceinte profonde :
Mon œil à l'affut
Doit, à l'Institut,
Trouver la règle sûre;
Mais lorsque j'y vois
Des cerveaux étroits,
Que faut-il en conclure?

Sur un sexe, prompt à changer,
Que votre art nous éclaire :
Peut-on prendre, sans nul danger,
Femme à tête légère?
Le nœud conjugal,
D'un front virginal
Change-t-il la figure?
Quand les maris ont
Des bosses au front,
Est-ce de bon augure?

Montrez-nous, sous un front d'airain,
Comment l'orgueil se glisse;
Montrez-nous, sous un front serein,
La ruse et l'artifice.
Montrez-nous le creux
Du front envieux,
Où l'intrigue se cache,
Et le signe plat,
Qui dans plus d'un fat
Fait reconnaître un lâche.

Enfin, de la douce pitié
Désignez-nous la trace.
Surtout, de la tendre amitié
Indiquez-nous la place.
Ah! j'acheterais
Bien cher vos secrets,
Si, par leur assistance,
Je pouvais un jour
Savoir où l'Amour
Loge avec la Constance.

M. Tournay.

CHANSON CRITIQUE POUR RIRE.

Air : *Ah! voilà la vie.*

Mes amis, de grâce
Qu'un refrain joyeux
Jette au temps qui passe
De la poudre aux yeux,
Et sache nous dire
De rire, de rire,
Et sache nous dire
De rire à qui mieux mieux. } *bis.*

Des travers des autres,
Dans notre entretien,
Sans parler des nôtres
Qui comptent pour rien,
Cherchons à tout dire
Pour rire, pour rire,
Cherchons à tout dire:
On nous le rendra bien. } *bis.*

Au temps où nous sommes
Combien de beaux traits !
On voit tous les hommes
Bons, généreux, vrais,
Comme on l'a su dire
Pour rire, pour rire, } *bis.*
Comme on l'a su dire,
« A leurs intérêts près. »

Les femmes paraissent
Bien mieux se montrer ;
Beaucoup ne nous laissent
Sans exagérer,
D'elles rien à dire
Pour rire, pour rire, } *bis.*
D'elles rien a dire,
Et rien à désirer.

Pour qu'il se corrige,
Le monde est trop vieux ;
Fou qui s'en afflige,
Quand tout à nos yeux
Prête à faire dire
Pour rire, pour rire, } *3.*
Prête à faire dire
Que tout est pour le mieux !

De légères rimes,
Des traits sans aigreur
Ne sont point des crimes;
L'homme le meilleur,
Aimons à le dire,
De rire, de rire,
Aimons à le dire,
Sait faire son bonheur. } *bis.*

M. Charles.

V'LA C'QUE C'EST

QU' D'AVOIR DU FRONT.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Un chansonnier, rempli d'ardeur,
Fit : *V'là c'que c'est qu'd'avoir un cœur;*
Mais, après cet aimable auteur,
Tirer de ma tête
Couplets, chansonnette,
Et vous les montrer tels qu'ils sont,
V'là c'que c'est qu'd'avoir du *front.*

Hier, sur la bouche de Cloris,
Par Valmont un baiser fut pris;
Mais voilà nos amans surpris:
Quel coup pour la belle!
C'est au *front*, dit elle,
Que vient de *m'embrasser* Valmont..,
V'là c'que c'est qu'd'avoir du *front*.

Plus d'un époux nie avec art
De sa femme certain écart;
Mais cela s'apprend toujours, car,
Pour suivre l'usage,
Le mari, peu sage,
Partout laisse voir son affront;
V'là c'que c'est qu'd'avoir du *front*.

Toujours tremblant pour ses foyers,
L'ennemi, voyant nos guerriers
Moissonner de nouveaux lauriers,
Se dit, dans sa rage:
Ah! ciel! quel courage!
Et les Français triompheront;
V'là c'que c'est qu'd'avoir du *front*.

En vain on croit que ces couplets
Sont obscurs, ou bien sont mauvais;
Moi j'y trouve, les ayant faits,

Esprit et finesse;
Et je dis, sans cesse,
Qu'ils sont bons, qu'ils se chanteront;
V'là c'que c'est qu'd'avoir du *front*.

M. Simonnin.

LES TOMBEAUX. *

Air : *Dam', ma mère, est c' que j' sais ça.*

Auteurs que Momus inspire **,
Ici partageant vos goûts,
On peut manger, boire et rire,
Mais non chanter comme vous.
Il ne reste rien à faire
Après vos joyeux travaux.
Je prends une autre carrière :
Je vais chanter les tombeaux.

On voit partout la folie
Nous cacher en cent façons,
Sur la route de la vie,
Des tombeaux sous d'autres noms.

* Cette chanson n'a point été insérée dans le *Caveau Moderne*.

** La Société du Caveau.

Lise, à l'autel amenée,
Ne sait pas, le premier jour,
Que le lit de l'hyménée
Est le tombeau de l'amour.

Par leur détresse commune
Damis, Valcour sont unis;
Mais un beau jour la fortune
Vient se rendre chez Damis;
Il compte, il place, il achète;
Valcour se trouve oublié;
Je vois dans une cassette
Le tombeau de l'amitié.

Les ouvrages de Molière,
Dont nous sifflons aujourd'hui
La gaité trop roturière,
Sont le tombeau de l'ennui.
Nos romans soporifiques,
Nos drames si bons... à fuir,
Et nos vers académiques,
Sont le tombeau du plaisir.

A ce patriarche aimable *,
Dont vous suivez les leçons,
Vous avez offert à table
Tous vos regrets en chansons.

* Laujon.

Bientôt son apothéose
Vous offre un succès nouveau;
Et c'est ainsi qu'une rose
Peut naître sur un tombeau.

Long-temps une tombe obscure
Couvrit chez nous la gaîté;
Par les enfans d'Epicure
Momus fut ressuscité.
A vivre il peut bien s'attendre,
Tant que vivra le *Caveau*.
La gaîté ne peut descendre
Qu'après vous dans le tombeau.

M. Ourry.

VIVE MA BELLE!

Air : *N'allez plus en Pélerinage.*

Ma Lise me promit cent fois
De m'aimer et d'être sincère,
De vivre toujours sous mes lois;
Je le crus, j'étais débonnaire.

Rien ne manquait plus à mon cœur,
Et je disais, dans mon ardeur,
Vive ma belle ! (*bis.*)
On n'est pas (*bis.*), je crois, plus fidèle.

Lise me fit de ses cheveux
Le don pour moi rempli de charmes ;
Je voyais combler tous mes vœux,
De plaisir je versai des larmes.
Le même jour, à son galant,
Lise fit le même présent.

Vive ma belle ! etc.

Dans ses lettres, pleines d'amour,
Jouant l'extrême jalousie,
Lise exige un constant retour,
C'est l'unique bien de sa vie !
Mais, en cachette, à mes amis,
Lise adressa pareils écrits.

Vive ma belle ! etc.

De Lise le charmant portrait
Vint combler ma brûlante ivresse ;
J'y contemplai, dans chaque trait,
Innocence, bonté, sagesse.

Cependant, pour mêmes envois,
Lise s'est fait peindre cinq fois.

Vive ma belle ! etc.

Pour calmer mes soupçons jaloux,
Lise, sans le moindre artifice,
M'accorde un tendre rendez-vous
Pour me prouver mon injustice;
Vers son réduit hâtant le pas,
Qu'y trouvai-je?... un autre en ses bras.
Vive ma belle ! (*bis.*)
On n'est pas (*bis.*), je crois, plus fidèle.

M. L. T. Gilbert.

MINET ET RATON.

CHANSON A ROSINE.

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

Avec ton petit chat, ma belle,
J'ai bien souvent bravé l'ennui;
Il ne fait jamais le rebelle
Quand je veux jouer avec lui;

Si sa douceur est sans pareilles,
Pour lui je suis loin d'être ingrat...
Ah! quoiqu'il soit privé d'oreilles,
Qu'il est gentil ton petit chat!

Tu connais le rat que je dresse;
Si Minet sent cet animal,
Il le protége, il le caresse,
Et ne lui fait jamais de mal.
Loin de respecter ta parure,
Quand sur toi s'échappe mon rat,
Minet le met dans sa fourrure...
Qu'il est joli ton petit chat!

Hier, pour le trouver en cachette,
Vers toi le désir m'entraînait;
En folâtrant sur la couchette,
Je découvre monsieur Minet;
Pendant que sur bouche de rose
J'allais charmer mon odorat,
Raton faisait bien autre chose,
Il amusait ton petit chat.

Des friandises qu'on lui donne
Il se contente rarement;
Il faut bien que je lui pardonne,
Raton le trouve si charmant.

De lui donner sa nourriture
Il se croit souvent en état;
Mais c'est en vain, car la nature
Fit trop gourmand ton petit chat.

Si Raton se met en colère,
Aisément on le voit rougir;
Minet s'avance et veut lui plaire,
Mais Raton sur lui veut agir :
L'action devient vigoureuse...
Ah! Rose, pendant ce combat,
Combien tu me parais heureuse
S'il fait pleurer ton petit chat!

Minet du plaisir est au faîte,
Et de ses pleurs n'est point honteux;
Mais Raton, malgré sa conquête,
Se retire triste et piteux :
Minet ne fait point de reproche,
Il a le cœur si délicat!
Raton tout doucement s'approche,
Et s'endort sur ton petit chat.

M. Dida.

LE VIN DE CHAMPAGNE.

RONDE A BOIRE.

Air : *Dam'! ma mère, est-ce que j'sais ça.*

Que le plaisir m'accompagne,
Et que je boive à longs traits,
Puisque du vin de Champagne
Je veux chanter les attraits.
Pourtant, un soupçon m'arrête;
Buvant, à chaque couplet,
Je crains de perdre la tête
En épuisant mon sujet.

Rend-on un festin aimable
Sans le Champagne mousseux ?
C'est lui qui ramène à table
L'Amour, les Ris et les Jeux.
Quand le bouchon se délie,
Avec lui l'on voit partir
Et l'éclair de la saillie
Et le signal du plaisir.

Amenez-moi, sous la treille,
Femme au maintien rigoureux,
De Champagne une bouteille
Rendra son cœur amoureux.
Mais, mieux que cette compagne,
Que de belles, à Paris,
Qui, sans boire de Champagne,
Savent tromper leurs maris !

O vous, qui faites la guerre
Pour gagner trop de terrain,
Au lieu d'envahir la terre,
Mettez le verre à la main.
Du gain de mainte campagne
Les Français sont peu jaloux,
Car, tant qu'ils ont la *Champagne*,
Ils sont plus riches que vous.

On dit que pour plaire aux belles
L'Amour a mille secrets ;
Son bandeau, même ses ailes,
Son air, son flambeau, ses traits ;
Mais cet enfant, plein de charmes,
N'est jamais si dangereux
Que lorsqu'il trempe ses armes
Dans le *Champagne mousseux*.

Plus d'un fou, craignant la peine,
Dans l'onde cherche un tombeau;
Moi, je redoute la *Seine*,
En n'y voyant que de l'eau.
Si jamais je vois s'y rendre
Ce vin, si fêté partout,
J'irai bien vîte me rendre
Dans les filets de Saint-Cloud.

M. Ernest Clonard.

LE DIEU DU PLAISIR.

Air : *Vaudeville des Maris ont tort.*

Il est un culte sur la terre
Qui réunit tous les mortels;
On voit leur ferveur exemplaire
En tous lieux fêter ses autels.
Tous, de croyance ardens émules,
Le sont jusqu'au dernier soupir:
On ne compte point d'incrédules
Aux dogmes du Dieu du Plaisir. } *bis.*

De ce dieu, coupe bien remplie
Constamment occupe la main;
Et l'autre de nymphe jolie
Caresse maint attrait divin.

Aux sons du verre et de la lyre
Chaque instant ramène un désir;
Aimer, boire, chanter et rire
Sont les lois du Dieu du Plaisir.

Voyez ce convive folâtre,
Savourant les dons de Bacchus!
Voyez par les jeux du théâtre
Ces flots de spectateurs émus!
Voyez Lycas, près de Glycère,
Des plus doux attraits se saisir!
Chacun encense à sa manière
Les autels du Dieu du Plaisir.

Et comment de l'humaine espèce
N'obtiendrait-il pas tous les vœux?
A sa puissance enchanteresse
Il soumet tous les autres dieux.
On a vu le dieu du Tonnerre
Et le dieu des Combats venir,
Incognito, sur notre terre,
Adorer le Dieu du Plaisir.

Ne sait-on pas que Plutus même
Doit reconnaître un tel pouvoir?
Lise, par un adroit systême,
Du vieux Mondor comble l'espoir;

Mais un jeune amant l'intéresse :
Et la belle a su départir
Ses jours au dieu de la richesse,
Et ses nuits au Dieu du Plaisir.

Pour nous, que dans notre demeure
Il préside à tous nos instans ;
Des soucis qu'il abrège l'heure,
Du bonheur prolonge le tems.
Heureux les prêtres de son temple,
Dont le devoir est de jouir !
Car toujours on prêcha d'exemple
Le culte du Dieu du Plaisir.

M. Ourry.

FIN.

TABLE

DES CHANSONS

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

MM.

BAST (Amédée de).

BELLE aîné.

BÉRANGER (de).

MEIFRED.

OURRY.

PERROT (F. A.).

ROZET.

R***E (E. J.).

R***.

SAINT-VÉRAN (E. DE).

SCRIBE (Eugène).

SIMONNIN.

SOYÉ.

TANGRIS (A. L. P..de).

TOURNAY.

Y. R***.

ANONYMES.

DE L'IMPRIMERIE DE DENUGON.

